3 1761 08266040 8

Desnoyer, Charles
L'ile d'amour

PQ
2219
D39I5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lledamourouleb00desn

L'ILE D'AMOUR,

OU

LE BAL ET LA MORT,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS;

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR MM. CHARLES DESNOYER ET ALBOIZE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ,
LE MARDI 2 OCTOBRE 1832.

Prix ~~PRIX : 2 FR.~~ 10

A PARIS,
CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPR.-LIB.,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,
ET RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, MAISON DU NOTAIRE;
ET CHEZ MARCHAND, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Général	M. Joseph.
PAULA, sa femme	Mlle Eugénie Sauvage.
AMÉLIE, baronne de Gerville	Mme Leménil.
Le vicomte de SAINT-ROMANS	M. Henri.
JULIEN, ouvrier en bijouterie	M. Maillard.
RÉMY, ouvrier imprimeur	M. Raymond.
THÉRÈSE, femme de chambre de Paula.	Mlle Provost.
La mère VARICHON, portière	Mme Chéza.
AUGUSTIN, domestique du Duc	M. Monnet.
Un Ouvrier	M. d'Harcourt.

PQ
2219
D39 I5

La Scène se passe à Paris, en 1812.

N. B. S'adresser, pour la musique, à M. Piccini, rue de Lancry, nº 18.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, Nº 46, au Marais.

LE BOUDOIR,

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, AUGUSTIN.

(*Au lever du rideau, ils rangent dans le boudoir.*)

THÉRÈSE.

Vite, vite, dépêchons-nous.... Le dîner est fini; tout le monde a quitté la table, et va déserter l'hôtel de M. le Général pour se rendre aux Tuileries.

AUGUSTIN.

Oui, il y a réception ce soir à la cour.

THÉRÈSE.

Ces messieurs et ces dames ont saisi avec empressement l'occasion de voir l'Empereur et...

AUGUSTIN.

Et l'impératrice Marie-Louise.

THÉRÈSE.

Et nous, ne perdons pas un instant pour que tout soit en ordre dans le boudoir de Mme la duchesse. Approchez cette toilette.

AUGUSTIN.

Voilà.

THÉRÈSE.

J'espère qu'elle-même ne tardera point à sortir.

AUGUSTIN.

Ah!... vous espérez... je comprends... un rendez-vous avec votre petit cousin, sergent dans la garde impériale...

THÉRÈSE.

Ce n'est pas vrai.

AUGUSTIN.

Allons, ne vous fâchez pas... vous êtes libre, et comme vous, ma chère amie, je souhaite aussi que M. le Général...

THÉRÈSE.

Aille ce soir aux Tuileries... il n'ira pas.

AUGUSTIN.

Je le sais; mais il ira ailleurs... il a demandé une chaise de poste.

THÉRÈSE.

Vraiment? tant mieux pour vous, puisque cela vous arrange.

AUGUSTIN.

Que voulez-vous, j'ai aussi le bonheur d'avoir une cousine, et vous comprenez...

THÉRÈSE.

Quant à madame, c'est différent, elle ne m'a donné aucun ordre, et c'est de mon propre mouvement que je prépare sa toilette.

AUGUSTIN.

Elle ne va pas à la cour?

THÉRÈSE.

Jamais.... depuis le divorce de l'Empereur, elle aimait beaucoup l'Impératrice Joséphine ; elle dit que depuis son départ, elle aime beaucoup moins Napoléon... Oh! c'est une femme qui a du caractère.

AUGUSTIN.

De l'entêtement, comme on en a toujours à dix-neuf ans... Entre nous, c'est une véritable enfant que notre maîtresse, et je me demande souvent comment M. le Général, un homme prudent et raisonnable, a pu choisir une femme qui n'a pas encore la moitié de son âge.

THÉRÈSE.

Taisez-vous... ces choses-là ne vous regardent pas... M. le Général est le plus heureux comme le meilleur de tous les hommes

AUGUSTIN.

J'en conviens, mais...

THÉRÈSE.

Silence donc! les voici tous les deux... Posez là cette bougie... et suivez-moi.

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, PAULA.

PAULA.

Mais en vérité, mon ami... je ne vous comprends pas ; vous qui tant de fois m'avez blâmée, vous suivez mon exemple! vous refusez d'aller aux Tuileries, ce soir dimanche, jour de grande réception... seriez-vous indisposé?

LE GÉNÉRAL.

Non, ma chère Paula, mais je suis forcé de partir à l'instant...

PAULA.

Partir!... vous ne m'en aviez rien dit!

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai appris au moment où nous allions nous mettre à table, un ordre de l'Empereur...

PAULA.

Mais où allez-vous?

LE GÉNÉRAL.

A quelques lieues d'ici.

PAULA.

Et vous ne m'emmenez pas avec vous?

LE GÉNÉRAL.

Y songez-vous, une mission secrète...

PAULA.

Oh! je finirai par détester l'Empereur.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne dites pas ce que vous pensez.

PAULA.

Oh! non... Malgré tout, il faut bien qu'on le chérisse, qu'on l'admire... mais vous faire partir, et si vite encore...

LE GÉNÉRAL.

Rassurez-vous, ma chère Paula; cette fois je ne pars pas pour une longue et périlleuse campagne. Dans deux jours, j'espère être de retour à Paris.

PAULA.

Dans deux jours!... et vous ne trouvez pas que ce soit longtems?

LE GÉNÉRAL.

Ma bonne Paula, tu me ferais vraiment croire que je suis assez heureux pour t'inspirer de l'amour... ce petit chagrin que tu me témoignes m'est aussi doux que ta joie la plus vive... Mais, pendant mon absence, tâche de ne pas t'ennuyer... cherche les distractions.

PAULA.

Sans vous? non. Vous savez que mon bonheur est de vous voir toujours. Les affaires et vos fonctions vous éloignent assez de moi, pour que le peu d'instans où vous me restez me soient plus précieux.

SCÈNE III.

LES PRECÉDENS, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

La voiture est prête.

PAULA.

Déjà!

LE GÉNÉRAL.

Il le faut. Adieu, ma chère amie.

PAULA.

Dans deux jours?..

LE GÉNÉRAL.

AIR *de la Maison de Plaisance.*

Au revoir. (*Bis.*)
A regret je te quitte.

PAULA.

Mais revenez bien vite ;
C'est là tout mon espoir.
Napoléon donne un ordre, et d'avance
Il sait pour lui que tout est oublié ;
Je le vois, jamais il ne pense
Qu'un général peut être marié.
Mais j'ai mes droits, je les réclame :
Me plaire en tout, voilà votre bonheur..
Enfin, s'il est votre Empereur,
Songez que je suis votre femme,
Obéissez à votre femme.

ENSEMBLE.

Au revoir. (*Bis.*)
A regret je vous quitte ;
Mais je reviens } bien vite ;
Mais revenez }
C'est là tout mon espoir. (*Sortie du Général.*)

SCÈNE IV.

PAULA, *seule.*

Allons, me voilà seule... il faut bien se résigner... je n'irai nulle part ce soir... je lirai... je... Mon Dieu! que c'est cruel d'avoir un mari qui a la confiance de Napoléon!

SCÈNE V.

PAULA, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Je suis aux ordres de madame.

PAULA.

Je n'ai point appelé.

THÉRÈSE.

Supposant que madame voulait sortir, je venais prendre ses ordres pour sa toilette.

PAULA.

Non... je ne sortirai pas ce soir.

THÉRÈSE.

C'est que madame m'avait dit que ce soir elle n'aurait pas besoin de mes services, et que je pourrais...

PAULA.

Je ne savais pas que M. le Général dût partir.. Où irais-je?... et avec qui?...

THÉRÈSE.

Madame va certainement s'ennuyer toute seule.

PAULA.

Je ne crois pas... pourtant... si j'allais chez la Baronne?..

THÉRÈSE.

Madame ferait bien mieux.

PAULA.

Eh bien! dites qu'on mette les chevaux, et donnez-moi mon schall.

THÉRÈSE.

(*Elle fait deux pas pour sortir, puis s'arrête, et annonce:*) Justement! Mme la baronne de Gerville!

SCÈNE VI.

AMÉLIE, THÉRÈSE, PAULA.

PAULA.

Soyez la bien venue, Baronne...

AMÉLIE.

Vou sortiez?...

PAULA.

J'allais chez vous.

AMÉLIE.

Je suis enchantée de vous avoir prévenue.

PAULA.

Laissez-nous.

THÉRÈSE, *à part.*

C'est ça, il faut rester à l'hôtel un dimanche!..... C'est amusant!... (*Elle sort.*)

(*Paula et Amélie regardent de tous côtés.*)

AMÉLIE.

Personne?..

PAULA.

Tu en es sûre...

AMÉLIE.

Oui.

PAULA.

Embrassons-nous, ma chère Amélie... Ah! que c'est ennuyeux d'être grandes dames!... on n'ose se tutoyer, s'embrasser et s'aimer qu'en tête-à-tête.

AMÉLIE.

C'est ta faute aussi: que ne fais-tu comme moi? Cette étiquette me gêne, je ne lui obéis point; elle m'ennuie.

PAULA.

Mais toi, tu es veuve.

AMÉLIE.

Oui, par la grâce de Dieu, la plus fortunée des veuves.

PAULA.

Et moi, la plus heureuse des épouses; mais j'ai un mari qui, malgré sa tendresse pour moi, est d'une sévérité bien pardonnable sur les convenances de rang et de dignité, il est d'autant plus craintif pour moi, que je suis bien jeune encore et que de tems en tems la petite fille perce sous les habits de la grande dame. Aussi je m'étudie à prendre un air grave, majestueux, imposant... vois-tu!... mais quand nous sommes seules, je suis si heureuse de redevenir ce que j'étais, lorsque nous nous appelions tout bonnement Paula et Amélie.

AMÉLIE.

Oui, soyons toujours ainsi... nous pouvons penser du moins... et puis, faisons comme en pension; confiance absolue; et moi qui suis l'aînée, je te donnerai des conseils, comme il y a trois ans; je dirigerai ta conduite; en un mot, je serai ton chaperon dans le monde.

PAULA.

C'est cela.

AMÉLIE.

Quel bonheur!

AIR : *Petit Blanc.*

Comme dans notre enfance,
N'ayons plus de secrets:
Entière confiance;
Contons-nous désormais
Tous nos petits projets:
Plus de cérémonie,
Vite il faut la chasser;
Le bonheur, mon amie,
Viendra la remplacer.
Qu'entre nous en cachette,
Le rang soit oublié.
C'est la froide étiquette
Qui glace l'amitié:

ENSEMBLE.

Qu'entre nous en cachette, ec.

PAULA.

Ah! tu as bien fait de venir ce soir... j'ai du chagrin, mon mari vient de partir.

AMÉLIE.

Cela te désole?

PAULA.

Tant de femmes en seraient si joyeuses, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Tu es le modèle des épouses.

PAULA.

Non; mais je te le disais tout-à-l'heure, la plus heureuse.

AMÉLIE.

Ce qui ne t'empêche pas de t'ennuyer ce soir.

PAULA.

A la mort.

AMÉLIE.

Tu n'attends personne?

PAULA.

Le monde que j'avais à dîner est aux Tuileries.

AMÉLIE.

N'importe, il ne sera pas dit que deux jolies femmes auront passé leur soirée à regarder leur pendule et à attendre le sommeil...

PAULA.

C'est pourtant ce qui nous menace.

AMÉLIE.

Si le vicomte de Saint-Romans avait la bonne idée de venir.

PAULA.

Y penses-tu? lui!

AMÉLIE.

Sans doute... ton adorateur de profession, d'une constance, d'une assiduité.

PAULA.

Toujours pénible pour moi; à la dernière soirée où j'ai eu l'ennui de le voir, je me suis fâchée sérieusement.

AMÉLIE.

Tu as eu tort.

AIR *du Charlatanisme.*

Louer ta grâce et tes appas,
Était-ce une chose offensante?
Moi, je l'avoue, en pareil cas,
Paula, je suis très-indulgente.
S'il fallait tant de cruauté,
Toutes les fois qu'un téméraire
Rend hommage à notre beauté,
Pauvres femmes! en vérité,
Nous serions toujours en colère.

D'ailleurs, maître des cérémonies de l'Empereur, voilà de quoi faire excuser bien des choses.

PAULA.

Je n'excuse pas l'impertinence.

AMÉLIE.

Et moi, j'en ris.

PAULA.

Tu ris de tout.

AMÉLIE.

On ne m'a pas appris à pleurer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AUGUSTIN, *puis* LE VICOMTE.

AUGUSTIN, *annonçant.*

M. le vicomte de Saint-Romans. (*Il sort. Entre le Vicomte.*)

PAULA, *à part.*

Il ose encore se présenter ici.

LE VICOMTE.

Mesdames, agréez mon hommage.

AMÉLIE.

Nous parlions de vous, monsieur le Vicomte ?

LE VICOMTE.

Quoi ! j'étais assez heureux pour occuper la pensée de ces dames.

AMÉLIE.

Aujourd'hui, je crois que vous perdez vos peines... elle s'ennuie et moi aussi.

LE VICOMTE.

Je savais que M. le général était absent... mais une femme comme vous, même lorsqu'elle est seule, ne trouve-t-elle pas dans ses souvenirs mille sujets de distraction. Si, par exemple, vous vous étiez reportée à la dernière fête de la cour, que vous avez daigné honorer de votre présence, j'en suis certain, vous ne vous seriez pas ennuyée.

PAULA.

Toutes les circonstances de cette fête sont effacées de ma mémoire ; car il en est une qui exciterait mon indignation.

LE VICOMTE, *à part.*

Elle me garde rancune.

AMÉLIE.

Mais comment se fait-il que vous ayez pu quitter ce soir les Tuileries ?

LE VICOMTE.

Je ne suis pas de service auprès de l'Empereur.

AMÉLIE.

En ce cas, vous allez l'être auprès de nous : voyons, quelque chose qui puisse nous distraire et nous faire attendre minuit ? C'est dans les attributions d'un maître des cérémonies.

LE VICOMTE.

Si nous lisions le feuilleton de Geoffroi... il est d'une méchanceté...

PAULA.

Je l'ai lu.

AMÉLIE.

Si nous faisions un wist ?

PAULA.

Nous ne sommes que trois.

LE VICOMTE.

C'est vrai... de la musique ?

PAULA.

Je suis enrhumée.

LE VICOMTE.

Talma et Lafont jouent ce soir aux Français.

PAULA.

Il fait trop chaud pour s'enfermer dans une salle de spectacle.

LE VICOMTE.

Il y a bal ce soir à Neuilly chez la princesse Borghèse.

PAULA.

Je ne veux point aller au bal.

AMÉLIE.

Ah ! ma chère amie, pour moi vous en ferez bien le sacrifice ; songez-y donc... cela sera charmant...

PAULA.

Nous n'avons point d'invitation.

LE VICOMTE.

Je me charge de m'en procurer à l'instant auprès du chambellan qui est mon ami et mon collègue.

AMÉLIE.

A merveille ! nous sommes sauvées, notre toilette va nous tenir jusqu'à minuit...

PAULA.

Baronne... cela est impossible... en l'absence du Général.

AMÉLIE.

Le vicomte nous donnera la main.

PAULA.

Encore une fois, je ne puis...je ne le veux pas.

AMÉLIE.

C'est lui qui m'accompagnera, et c'est moi qui vous conduirai. Le mari le plus rigide ne peut trouver de mal à cela.

LE VICOMTE.

Je cours chercher les invitations. (*A part.*) Cette fois, elle ne m'échappera pas.

AMÉLIE.

Oui, oui, allez, Vicomte, je me charge de tout. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, PAULA *puis* THÉRÈSE. (*Amélie sonne.*)

PAULA.

Que faites-vous?

AMÉLIE.

Je sonne pour ta toilette. (*Entrée de Thérèse.*) Madame va s'habiller; sa toilette...

THÉRÈSE.

A l'instant. Ah! quel bonheur! quel bonheur! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

PAULA, AMÉLIE.

PAULA.

Vraiment, je t'admire, ma chère amie Je te répète que je ne puis, ni ne dois aller à ce bal avec le Vicomte.

AMÉLIE.

Enfantillage!

PAULA.

Ceci est très-sérieux : je croirais manquer à moi-même en l'acceptant pour cavalier.

AMÉLIE.

Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de vaincre tes scrupules, finissons notre soirée comme elle a commencé... Ah mon Dieu! il n'est que sept heures... C'est vraiment dommage que tu y mettes tant d'obstination.

PAULA.

Je vois que nous différons bien toutes les deux, et je suis loin de partager ton enthousiasme et tes regrets... Une salle richement décorée, dont la princesse Pauline fera le tour en saluant, presque sans regarder, une musique étourdissante, une danse cérémonieuse, de la chaleur, du bruit, des sénateurs galans, des femmes dédaigneuses, des législateurs empesés, des militaires impertinens... si tu appelles cela du plaisir!...

AMÉLIE.

Pourquoi pas? Tout cela est ridicule, d'accord, mais très-amusant.

AIR : *J'ai d'l'argent*, etc.

Moi j'en ris, moi j'en ris,
Dans ce nouveau paradis
Que de grands, de petits,
Dont il faut rire, et j'en ris !
Lorsqu'un grave sénateur
Tout couvert de croix d'honneur,
Parle de fidélité,
De gloire et de liberté,..
Moi j'en ris, etc.

Si je vois une beauté
Feignant la timidité,
Baisser les yeux à la cour,
Et rougir au mot d'amour...
Moi j'en ris, etc.

Lorsqu'un ministre en entrant
Dans ce bal, clopin clopant,
Craignant toujours de glisser,
Ne sait sur quel pied danser...
Moi j'en ris, etc.

Les huissiers sont insolens,
Les valets impertinens,
Les princes sont très-galans,
Et les maris tous contens...
Moi j'en ris, etc.

SCÈNE X.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *revenant.*

La toilette de madame la Duchesse est prête.

PAULA.

Mais cette fille veut absolument que j'aille au bal

THÉRÈSE.

Oui, madame.

AMÉLIE.

Elle y a peut-être quelque intérêt ?

THÉRÈSE.

Oh oui ! sans cela...

AMÉLIE.

Vraiment !... dites-moi donc ce que vous devez faire pendant l'absence de la Duchesse.

PAULA.

Tu es folle, Amélie !

AMÉLIE.

Non, mais curieuse... Répondez-moi, où devez-vous aller?

THÉRÈSE.

Au bal aussi.

AMÉLIE.

Au bal?... mais où donc?

THÉRÈSE.

A l'Ile-d'Amour, à Belleville.

AMÉLIE.

Et cela vous plaît, un bal d'ouvriers.

THÉRÈSE.

Oh! beaucoup, madame! D'abord, le dimanche, nous sommes tous joyeux, parce que c'est le seul jour où nous pouvons nous amuser. Là nous trouvons les ouvriers les mieux éduqués de Paris, les étudians en droit, et les tambours-majors.

AIR *des hussards de Felsheim.*

Nous avons Polichinelle,
Luttant avec le démon;
Plus loin à son Isabelle
Paillass' demande pardon.
Un galant, d'un air honnête,
Nous régal' des chevaux d' bois:
En tournant, on perd la tête,
Et l' cœur aussi quelquefois.
Ah! vraiment,
C'est charmant.
Déjà
Je voudrais être là!

Même air.

Sur un tapis de verdure
Le plaisir ouvre le bal.
C'est aux frais de la nature
Qu'on décore le local.
Sans contraint' chacun s' trémousse,
Et si parfois nous tombons,
Ça fait moins d' bruit sur la mousse
Que sur l' parquet d' vos salons.
Ah! vraiment, etc.

AMÉLIE.

En effet ... ce tableau est séduisant, n'est-ce pas, ma bonne amie?

PAULA.

Quelle différence avec le bal où nous devions aller!

AMÉLIE.

C'est vrai!... Mais j'y pense... Ah! l'heureuse idée!... Duchesse, notre soirée sera charmante...Ecoute, Thérèse, va nous chercher toi-même un fiacre...

PAULA.

Un fiacre!...

AMÉLIE.

Tu l'amèneras à la petite porte de l'hôtel.

THÉRÈSE.

Devant le petit escalier?

AMÉLIE.

Précisément.

THÉRÈSE.

J'y cours. (*A part.*) Quel bonheur! elles vont sortir.

AMÉLIE.

Écoute. Surtout ne dis à personne...

THÉRÈSE.

Soyez tranquille, madame la Baronne; je reviens à l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

PAULA, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh bien! Tu ne devines pas?

PAULA.

Pas encore. Si ce n'est que je soupçonne quelque folie.

AMÉLIE

Le fiacre nous conduit chez moi. Nous quittons ces robes incommodes et trop riches; le petit tablier, le bonnet rond, la croix à la Jeannette les remplacent, et de là, à l'Ile d'Amour.

PAULA.

Un bal d'ouvriers!... ah l'heureuse idée!...

AMÉLIE.

Elle te plaît aussi?

PAULA.

Elle m'enchante!

AMÉLIE.

Nous vois-tu au milieu de ce bal, à côté de notre couturière ou de notre marchande de modes, qui voudront absolument nous reconnaître?... Vous vous trompez, mademoiselle, nous sommes ouvrières en dentelle... en fleurs, ou... tout autre chose; et puis les complimens de ces messieurs, les verres de couleur, les rondes, et Polichinel... Nous y ferons peut-être des conquêtes, des passions... Moi, d'abord, je veux séduire un ouvrier...

PAULA.

Et moi, un étudiant en droit.

AMÉLIE.

Allons-nous nous amuser!... Oh! je suis si curieuse de me trouver au milieu de ce monde.

PAULA.

Chut!... voici Thérèse.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, LES MÊMES.

THÉRÈSE.

Le fiacre est à la porte.

PAULA.

C'est bien. Thérèse, je vous donne votre soirée, mais à une condition, c'est que vous n'irez pas à l'Ile-d'Amour à Belleville, c'est trop loin.

THÉRÈSE.

Oh! ça m'est égal, madame, j'irai à La Chaumière.

AMÉLIE.

Partons... Ah mon Dieu! et le vicomte qui va revenir!

PAULA.

Tu vas lui écrire un mot dans ma chambre... viens, viens, ne perdons pas un instant. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, *seule, se regardant à une glace.*

Là... me voilà prête... car je m'étais habillée; et si madame n'était pas sortie... je vous demande un peu comme il eût été agréable de ne pas aller au bal! une robe toute neuve... là...

SCÈNE XIV.

THÉRÈSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ces dames sont-elles visibles?...

THÉRÈSE.

Monsieur le vicomte, je ne crois pas... je... (*A part.*) Elles ne m'ont rien dit.

LE VICOMTE.

Je les quitte à l'instant... elles m'attendent...

THÉRÈSE.

Je vais voir. (*Elle sort par le côté.*)

SCÈNE XV.

LE VICOMTE, *seul.*

Je n'ai pu trouver le chambellan... Cependant il faut absolument qu'elle vienne à ce bal... Quand une femme s'obstine à la rigueur, il faut la compromettre...

SCÈNE XVI.

THÉRÈSE, LE VICOMTE.

THÉRÈSE, *une lettre à la main.*

Pour M. le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pour moi... donnez.. (*Thérèse sort.*) Serait-ce... (*Il lit.*) Non c'est de la Baronne... Mais quel style!... elles ont changé d'avis... elles sont sorties... sorties!... J'entends quelqu'un dans cet appartement... (*Il s'en approche.*) C'est sa voix!... Par l'escalier dérobé, dit-elle... elle sort... (*Courant à la croisée.*) Une voiture de place! que veut dire tout cela? elles y montent! Pauvre mari qui voyage en poste! Suivons-les... je serai vengé. (*Il sort.*)

(*Augustin rentre d'un côté, Thérèse de l'autre.*)

SCÈNE XVII.

THÉRÈSE, AUGUSTIN.

THÉRÈSE.

Il est parti!... Ah! c'est vous, Augustin. Eh bien! vous êtes libre, n'est-ce pas? et moi aussi.

AUGUSTIN.

Pour toute la soirée.

THÉRÈSE.

Et moi aussi.

AUGUSTIN.

Je vais au Prado.

THÉRÈSE.

Et moi à La Chaumière... Les chats décampés, les rats dansent.

AIR *du Hussard de Felsheim*

Personn' ne peut nous défendre
Ce soir de nous divertir :
Comm' nos maîtr's il faut nous rendre
Où nous attend le plaisir...
Ah! ma soiré' s'ra divine...

AUGUSTIN.

Et la mienn' ! je puis enfin
Danser avec ma cousine.

THÉRÈSE.

Valser avec mon cousin !

ENSEMBLE.

Ah ! vraiment,
C'est charment.
Déjà
Je voudrais être là !

(*Ils sortent en dansant.*)

(*La toile tombe.*)

FIN DU PROLOGUE.

L'ILE D'AMOUR,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de l'Ile d'Amour, à Belleville.

SCÈNE PREMIÈRE.

REMY, LE VICOMTE, *en ouvrier*, OUVRIERS.

RÉMY, *déclamant.*

Rangez-vous tous autour de moi,
Avec respect écoutez-moi;
Car, mes amis, pour cette fois,
Ce que je dirai fera loi.

Voici le fait... Je suis un des plus jeunes, mais en même tems le plus spirituel de la société... c'est pourquoi vous m'avez nommé commissaire du bal de l'Ile d'Amour, et je vous ai fait venir de bonne heure pour être seuls entre hommes et entre ouvriers. Les ouvriers sont les hommes les plus utiles, et par conséquence les plus péremptoires de l'équinoxe social.

PLUSIEURS.

C'est vrai, c'est vrai.

RÉMY.

Il est donc fort incommode que les étudians en droit ou en médecine se mêlent d'aller sur nos brisées, et de nous souffler nos particulières.

UN OUVRIER.

C'est juste.

LE VICOMTE, *en ouvrier.*

Il a raison, et je propose...

UN OUVRIER.

Mais permettez, monsieur, on ne vous connaît pas. Dans quelle partie travaillez-vous?

RÉMY.

Je le connais, et je réponds de lui. Il est dans la bouche de l'Empereur.

PLUSIEURS OUVRIERS.

Dans la bouche de l'Empereur!... (*Ils saluent.*)

UN OUVRIER.

Alors ce n'est pas un ouvrier.

RÉMY.

Puisqu'on vous dit qu'il est attaché au palais.

PLUSIEURS OUVRIERS.

C'est différent.

RÉMY.

Alors, il peut rester.

PLUSIEURS OUVRIERS.

Oui, oui.

RÉMY.

Dès-lors, je recommence itérativement. Vous savez ou vous ne savez pas... Mais vous le savez tous...

Je suis ouvrier imprimeur,
Et chaque jour j'ai le bonheur
De composer le *Moniteur*,
Qui à la Franc' fait tant d'honneur !

Or c'est là que j'ai trouvé la ruse dont nous avons besoin aujourd'hui.

TOUS.

Voyons, voyons !

RÉMY.

Vous connaissez comme moi l'étudiant; vous savez l'influence des gants jaunes, des mains blanches, et du fiacre sur la beauté. Vous savez que nos aimables ouvrières, une fois entraînées dans l'hôtel garni du disciple de M. Justinien ou de M. Herpocrate, se laissent aller au Code Civil ou autres ouvrages de médecine, et quelques-unes à la mensualité paternelle que reçoit ledit étudiant.

QUELQUES VOIX.

Oui, oui.

RÉMY.

Eh bien ! pour remédier à cet inconvénient, il faut arranger les choses de manière à ce qu'aucun étudiant ne puisse faire la cour à une ouvrière.

TOUS.

Bravo, bravo ! c'est cela !

UN OUVRIER.

Et le moyen ?

RÉMY.

Le moyen, le moyen... Cherchez...

AIR *de l'Écu de six francs.*

C'est vrai que j'ai de l'éloquence,
Qu' mon génie est très-inventeur ;

Mais je ne puis, en conscience,
Faire mieux que le *Moniteur*,
Dont j'ai l'honneur
D'être imprimeur.
Vainement j'appelle à mon aide
Cet incomparable journal:
Il indique toujours le mal,
Sans jamais trouver le remède.

Attendez, une ruse... une fameuse ruse... Écoutez! nous allons nous mettre tous à la porte de l'Ile d'Amour; hein! portiers de l'Ile d'Amour!... comme c'est allégorique pour des ouvriers en différens genres.

LE VICOMTE.

Je crois bien!

RÉMY.

Ne m'interrompez pas, autrement ma ruse s'envolerait. Nous attendrons là le sexe, et à mesure qu'il arrivera, chacun prendra sa chacune et l'engagera à danser pour toute la soirée. Alors, messieurs les étudians ne trouvant plus de danseuses, seront forcés de nous regarder faire, et d'admirer les grâces dont la nature nous a gratifiés; ils abandonneront la partie à l'ouvrier, qui sera déclaré triomphateur de la beauté et des écoles. Ça va-t-il!

TOUS.

Oui, oui, très-bien, courons!...

RÉMY.

Un moment, camarades, n'oublions pas une chose. C'est la politesse française. Soyons aussi généreux qu'aimables. C'est la partie officielle de la soirée.

AIR *du Point du Jour.*

Portiers de l'Ile d'Amour,
De ce nom magnifique,
Ah! soyons dignes en ce jour...
Mes amis, soyons tour-à-tour
Français comme au Cirque-Olympique,
Et troubadours.

(*Parlant entre les deux couplets.*)

SECOND COUPLET. *Même air.*

A nos belles faisons la cour,
Mes braves camarades,
Jurons de les aimer toujours,
En leur faisant des calembourgs,
Comm' faisaient du tems des croisades
Les troubadours.

LES OUVRIERS.

Bravo! bravo!

RÉMY.

J'en ferai comme ça jusqu'à demain. Allons, allons, troubadours, filez... Je va vous rejoindre.

CHŒUR.

AIR *de la Galopade.*

Dépêchons-nous... V'la l'heure du plaisir!
Bientôt la danse
Commence.
N'oublions pas, amis, que le plaisir
Est trop prompt à s'enfuir...

(*Ils sortent, Rémy les reconduit et leur parle un instant au fond du théâtre.*)

LE VICOMTE, *à part.*

C'est ici qu'elles doivent venir! Je les ai devancées, et me voilà déjà ami et compagnon de ces ouvriers... Nous verrons, madame, nous verrons si vous repousserez encore sous l'habit de grisette, celui que vous repoussiez dans les salons de l'Empereur.

SCÈNE II.

LE VICOMTE, RÉMY.

RÉMY, *redescendant la scène.*

Maintenant, mon cher, que me voulez-vous?

LE VICOMTE.

Je voudrais quelques renseignemens sur une jeune personne...

RÉMY.

Oui-dà? vous vous en mêlez donc aussi; écoutez, je n'ai rien voulu dire devant les autres, parce que vous me paraissez un homme charmant et que vous causez très-bien littérature, mais je ne vous connais pas.

LE VICOMTE.

Allons donc, vous ne me connaissez pas... puisque nous avons trinqué ensemble...

RÉMY.

Ah! vous m'avez payé du très-bon vin à trente, c'est vrai. Vous m'avez dit que vous étiez dans la bouche de l'Empereur, et que vous vouliez venir à notre bal. Comme j'en suis commissaire, je vous y ai fait recevoir avec toutes les égards dus à un homme que j'estime, mais je ne vous connais pas.

LE VICOMTE.

Voulez-vous retourner encore boire du vin à trente?

RÉMY.

Non. Dans ce moment mes devoirs me retiennent ici; mais

je m'en fie à vous. Écoutez! parcourez le bal, et si vous découvrez une jeune fille qui vous convienne, venez me le dire; je vous autoriserai à être son cavalier, et ce soir vous paierez le fiacre pour tous quatre; car j'en aurai une aussi. Partie carrée.

LE VICOMTE.

C'est convenu.

RÉMY.

Soyez tranquille... Ah! mais voici mon ami Julien qui vient par ici. Ohé! Ohé! Julien!... Allez m'attendre. Je ne tarderai pas.

LE VICOMTE.

J'y vais (*A part.*) Veillons à les surprendre... (*Haut.*) Au revoir, camarade.

RÉMY.

Sans adieu, homme de bouche.

SCÈNE III.

RÉMY, JULIEN.

RÉMY.

Te voilà donc enfin. Ma foi! je ne comptais plus sur toi.

JULIEN.

Tu m'as fait promettre de venir, me voilà.

RÉMY.

Me voilà!... Si c'est avec ce physique que tu viens au bal, quel air auras-tu à un enterrement?

JULIEN.

Je ne t'ai pas promis d'être gai.

RÉMY.

Mais je veux que tu le sois, moi. Que diable, l'ouvrier travaille toute la semaine pour se divertir le dimanche. Je ne parle pas de toiz' et moi qui ressortons un peu de cette classe trop vulgaire... toi bijoutier habile, qui as reçu de la nature une certaine éducation, qui parle comme un livre, et moi imprimeur du seul journal...

JULIEN.

Vas-tu encore me parler de ton éternel *Moniteur?*

RÉMY.

Certainement, je t'en parlerai... d'abord...

CHŒUR *dans la coulisse.*

Dépêchons-nous... V'là l'heure du plaisir, etc.

RÉMY.

Tiens! voilà que ça commence, et tu veux rester triste au milieu de ce brouhaha?

JULIEN.

Ah ! tais-toi. J'ai regret d'être venu maintenant. Leur gaîté me fait mal. Ils sont heureux ! . . . .

RÉMY.

Eh bien ! quel mal y trouves-tu ? . . .

JULIEN.

Heureux . . . Et moi aussi, je devrais l'être. Je suis ouvrier comme eux, j'ai mon travail de toute la semaine, et pourtant... malédiction sur moi ! j'ai tout le fardeau du mal, et jamais de plaisir.

RÉMY.

Parbleu ! avec la vie que tu mènes... toujours seul, chez toi ou dans ton atelier ; jamais au cabaret . . . Mais tu as beau te cacher de moi, tu sens bien que je ne prends pas un *t* ponr un *f*... je me connais en caractères... Tu es amoureux.

JULIEN.

Amoureux ! . . . et d'où sais tu ? . .

RÉMY.

Parbleu ! c'est bien difficile à savoir . . . Un ouvrier qui cherche la solitude, qui fuit les cabarets, ne peut-être que réfractaire ou amoureux . . Or tu n'es pas réfractaire . . . puisque tu n'as pas encore l'âge de la conscription, donc tu es amoureux.

JULIEN.

En effet, pourquoi te le cacher ? . . . c'est vrai.

RÉMY.

Eh bien ! voyez le grand malheur ! . . . . . Après ça je te demanderai à quoi tu penses ; car enfin il faut un terme à tout.

JULIEN.

Et que veux-tu que je fasse ?

RÉMY.

C'est tout simple, que toi qui as une bonne paie et des économies, tu embarques ta particulière dans un fiacre, que tu la conduises ici, que tu lui offres un dîner dans le cabinet n° 10... enfin . . .

JULIEN.

Tais-toi, tais-toi, malheureux ! . . . Voilà ce que tu ferais, voilà ce que peuvent faire tous mes camarades, et voilà ce que je ne puis faire moi-même.

RÉMY.

Oh ! si nous avons des scrupules ou de la timidité . . . alors...

JULIEN.

Dis-moi, Rémy, n'as-tu jamais vu du milieu de la foule, passer dans un brillant équipage une de ces femmes dont la vue seule nous éblouit et nous laisse dans le cœur des souvenirs et des regrets ? n'as-tu pas soupiré d'amour et de rage en te disant :

« Cette femme... je l'aime... et pourtant, elle ne peut être à moi. »

RÉMY.

Ah ! oui, je te comprends, ça m'est arrivé souvent.

JULIEN.

Souvent ?

RÉMY.

Oui..... Et dernièrement encore, j'étais dans le faubourg St.-Honoré, je vois passer une voiture superbe avec un chasseur qui avait des moustaches aussi longues que son sabre... La dame était mise... oh ! mais c'était éblouissant... Comme tu disais tout-à-l'heure, je suis resté plus de vingt minutes à ma place en me disant : « Oh ! les beaux diamans ! s'ils étaient à moi. »

JULIEN.

Et la dame était-elle jolie?

RÉMY.

Je n'y ai pas pris garde..... Seulement elle avait de belles plumes blanches et bleues, je crois même qu'il y avait du rouge..... oui, elles étaient tricolores..... Ah ! les belles plumes !

JULIEN.

Ah ! tu ne me comprends pas, Rémy ; nous n'avons pas les mêmes choses dans le cœur... Moi aussi j'ai vu à cette femme dont je te parle de belles parures, de riches diamans... et c'est d'elle seule, de sa figure, de ses yeux, de son sourire que je me suis souvenu.

RÉMY.

Ah ben ! excusez..... te voilà amoureux ; toi, simple ouvrier, d'une grande dame dont tu ne sais pas même le nom, je parie.

JULIEN.

En effet.

RÉMY.

Tandis que tu as sous la main une foule de petites femmes de ta condition qui te donneraient plus que des permissions d'espérer... Écoute donc, tu es dans ton tort... il ne faut pas sortir de sa classe, comme a dit souvent le *Moniteur*.

JULIEN.

Est-ce ma faute, à moi, si le ciel en me faisant ouvrier, m'a donné un cœur qui rêve une autre existence, et qui ose avoir des désirs de prince et de grand seigneur ?... Un nom, un rang, un titre, voilà ce qu'on oppose à l'ouvrier..... mais l'ouvrier pourra tout briser, car il a du moins la volonté d'un homme.

RÉMY.

Que le diable t'emporte de venir au bal pour me faire une pareille morale...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OUVRIER.

L'OUVRIER.

Rémy, viens donc, nous sommes dans un grand embarras, deux personnes du sexe qui refusent...

RÉMY.

Qui refusent!...le cas est aussi grave que rare... et qu'est-ce qu'elles refusent?

L'OUVRIER.

De choisir des danseurs.

RÉMY.

Je vais rétablir l'ordre et la subordination... Viens-tu avec nous, Julien?

JULIEN.

Non, laisse-moi ici.

RÉMY.

Comme tu voudras... (*A part.*) Au fait, il ferait peut-être quelque bêtise. (*Haut à l'ouvrier.*) Viens donc..... Ah! elles refusent... ah ben! excusez, nous allons voir.

(*Ils sortent en courant.*)

SCÈNE V.

JULIEN, *seul.*

Mes courses ont été vaines... mes informations inutiles... attendons... espérons... Espérer?... quoi?... quand je la reverrais..... quand je lui parlerais..... oserais-je jamais lui dire... Mais on vient... Pas un moment de solitude ici.... fuyons ce bal, et cette joie... Je ne la comprends plus... Que vois-je?... cette démarche!... ces traits!...non, non, je me trompe, c'est impossible.

SCÈNE VI.

PAULA, *en grisette*, *accourant sans voir Julien*, JULIEN.

PAULA, *à part.*

Ah mon Dieu! me poursuivent-ils encore?...Non... personne...Respirons un peu...

JULIEN, *qui l'examine.*

Pourtant, c'est bien cela.

PAULA, *à part.*

Je ne croyais pas que cette fantaisie... (*Apercevant Julien.*)

JULIEN, *s'approchant d'elle.*

Quelle ressemblance!

PAULA.

Monsieur...

JULIEN.

Excusez-moi, mademoiselle, et rassurez-vous.

PAULA.

C'est que vos camarades...

JULIEN.

Quelqu'un se serait-il permis?...

PAULA.

Non. Je me plains à tort, peut-être. Ne connaissant pas les usages de cet endroit, j'avoue que j'ai été surprise d'être obligée d'accepter un danseur presque de force... et la peur m'ayant saisie, j'ai couru jusqu'ici...

JULIEN.

Vous ne connaissez pas les usages de cet endroit, je n'ai pas de peine à le croire, madame: c'est sans doute la première fois que vous y venez.

PAULA, *à part.*

Serais-je reconnue... (*Haut.*) En effet, monsieur, et les jeunes gens de La Chaumière et d'Idalie ont bien meilleur ton.

JULIEN, *à part.*

Je me trompais... et pourtant...

PAULA, *à part.*

Comme il m'examine!... (*Bas,*) Mais, monsieur, vous me regardez avec un air...

JULIEN.

Ah! c'est que j'ai tant de bonheur à vous voir... j'ai beau vouloir me persuader le contraire, il me semble que ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

PAULA, *à part.*

Encore!...(*Bas.*) C'est possible, d'abord tous les dimanches je vais au bal.

JULIEN.

Ce n'est pas là que je vous aurai vue. Je n'y vais jamais. C'est aujourd'hui la première fois.

PAULA.

A quoi passez-vous donc vos dimanches?

JULIEN.

Les dimanches, les jours de la semaine se ressemblent tous pour moi; car je suis seul, sans amis, sans famille, sans compagne; et lorsque tout appelle autour de moi l'amour et le bonheur, je ne trouve que la solitude et l'abandon.

PAULA, *à part.*

Comme il s'exprime ! (*Haut.*) Monsieur, je suis venue avec une de mes amies que j'ai quittée dans ma frayeur; je voudrais...

JULIEN.

La retrouver?... Permettez-moi de vous accompagner... D'après les règles établies, vous devez choisir un danseur... j'espère que vous ne refuserez pas...

PAULA.

Monsieur...

JULIEN.

Je vous en supplie...

PAULA, *à part.*

Me voilà plus timide ici que dans le monde... je n'ose vraiment refuser...

JULIEN.

Vous acceptez mon bras?

PAULA.

Il le faut bien. Je ne sais plus où je suis. (*A part.*) Au fait! je ne sais pas trop si dans le bal j'en trouverais un autre comme lui.

JULIEN.

AIR *languedocien de Gillette.* (1er Acte.)

Mon erreur continue,
C'est elle... la voilà;
Mais je ne l'ai pas vue
Sous ce costume-là.
C'est du moins son image
Que je retrouve-là.
Je l'aime davantage
Comme cela.

PAULA, *à part.*

Mais qu'a-t-il donc?... Serait-il déjà amoureux!...

PAULA.

Même air.

Toujours il me regarde!
Mon trouble est sans égal.
Venons!... Ah! qu'il me tarde
De voir finir le bal!
Mais vraiment sa main tremble.
Moi, qu'éprouvai-je là?
Pourquoi trembler ensemble
Comme cela?

(*Ils répètent ensemble les quatre derniers vers, et sortent lentement.*)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, RÉMY, *entrant du côté opposé.*

AMÉLIE, *en grisette.*

Et moi, je vous dis que je ne le veux pas, et que vous m'ennuyez.

RÉMY.

Farouche ouvrière, puisqu'on vous explique la convention contre les étudians.

AMÉLIE.

J'adore les étudians, monsieur, et je prétends...

RÉMY.

Ah! vous vous mettez en insurrection...

AMÉLIE, *à part.*

Ah mon Dieu! il me fait peur... et Paula que je n'ai pu retrouver...

RÉMY.

Mademoiselle Amélie, car vous m'avez dit que c'était votre nom, je m'appelle Rémy.

AMÉLIE.

J'en suis enchantée, monsieur Rémy.

RÉMY.

Je vous dis d'abord mon nom, afin de mieux décliner mes qualités. Vous croyez peut-être avoir affaire à un de ces ouvrier bêtes à manger de la farine...

AMÉLIE.

Je vois parfaitement à qui j'ai affaire.

RÉMY.

Je ne le crois pas, et je vais vous l'apprendre :

Je suis ouvrier imprimeur,
Et chaque jour j'ai le bonheur
De composer le *Moniteur,*
Qui à la Franc' fait tant d'honneur.

AMÉLIE, *riant.*

Ah! ah! ah!... vous....

RÉMY.

Vous avez l'air de ne pas me croire, mais je puis vous donner ici même l'épreuve... (*Il sort un journal et le lui présente.*) Voilà... voyez...

AMÉLIE.

C'est inutile, je vous crois.

RÉMY.

Ce n'est pas tout, vous voyez l'imprimeur le plus épris de vos charmes...

AMÉLIE.

Une déclaration... ce n'est pas la peine.

RÉMY.

Vous croyez... c'est entendu..... (*A part.*) Ça n'a pas été long... elle est à moi.

AMÉLIE, *à part.*

Comment me débarrasser de cet imbécile ?

RÉMY.

Puisque nous voilà bien d'accord, je me bornerai à vous faire une question..... Laquelle préférez-vous, du cidre, de la bière, ou du vin à quinze.

AMÉLIE.

Rien du tout.

RÉMY.

Diable !... en ce cas, je vous offrirai la limonade ambulante ou le cassis.

AMÉLIE.

C'est inutile... je n'ai pas soif.

RÉMY.

Alors, liberté, *libertas*,
Vous prendrez une demi-tasse.

Belle Amélie, vous êtes ma propriété pour toute la soirée; qu'aucun danseur ne s'approche de vous, ou j'tape dessus.

AMÉLIE.

Comment ! monsieur...

RÉMY.

Je suis petit, mais j'suis trapu..... et fièrement rageur encore... d'ailleurs c'est la loi de l'Ile d'Amour.

AIR *de l'Aveugle de Bagnolet.*

Avec un seul ici l'on danse;
Je suis vot' danseur,
Et mon cœur
Déjà bat la m'sure d'avance
D' la contredanse
Et d' mon bonheur. } (*Bis.*)

AMÉLIE.

Qui, moi, monsieur, votre danseuse ?

RÉMY.

Ne fait' pas tant la dédaigneuse.

AMÉLIE.

Non, je n' veux pas...

RÉMY.

J'irai toujours.

AMÉLIE.

Je refuse...

RÉMY.

Et moi, j' vous excuse.
En attendant... dansons toujours;
La liberté plait aux amours.

ENSEMBLE :

RÉMY.

Oui, c'en est fait, j'irai toujours,
Il faut prendre ce qu'on refuse;
Oui, c'en est fait, j'irai toujours :
La liberté plaît aux amours.
Oui, monsieur, je r'fus'rai toujours,
Car votre audace est sans excuse.

AMÉLIE.

Oui, monsieur, je r'fus'rai toujours,
Ne m'parlez plus de vos amours.

2e COUPLET.

Et maintenant, ô ma princesse...

AMÉLIE.

Laissez-moi.. j' suis fille d'honneur.

RÉMY.

Ne faites pas tant la tigresse,
Un p'tit baiser

AMÉLIE.

C'est une horreur!

RÉMY.

Comblez les vœux d' vot' serviteur.

AMÉLIE.

Non, votre audace est sans excuse...
Je suis outrée, et je refuse.

RÉMY.

Ça m'est égal... j'embrass' toujours.
Il faut prendre ce qu'on refuse.

AMÉLIE.

Laissez-moi donc...

RÉMY.

J'embrass' toujours;
La liberté sied aux amours.

(*Reprise du chœur, pendant laquelle Rémy embrasse plusieurs fois Amélie.*)

RÉMY, *après le morceau.*

Fameux! fameux! (*Amenant Amélie devant la statue de l'Amour:*)

Qui que tu fus, voici tou maître,
Il l'est, le fut, ou doit l'être!

RÉMY.

Ohé! par ici les autres, par ici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAULA, JULIEN, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

CHŒUR.

PAULA.

Ah ! la voilà ! (*Elle court à Amélie.*)

AMÉLIE, *à part à Paula.*

Fort bien, j'avais tort d'être en peine..... déjà un cavalier...

PAULA, *de même*

Il l'a bien fallu... et toi?

AMÉLIE, *de même.*

Voilà le mien... il m'amuse, et le tien?

PAULA, *de même.*

Il m'afflige.

RÉMY, *qui a causé avec les ouvriers.*

C'est très-bien... pas un seul n'est dans le bal; ainsi, enfoncés les étudians ! Allons, amis, chacun sa chacune, et à la contredanse.

JULIEN, *à Paula.*

C'est sans doute là votre compagne, mademoiselle?

PAULA.

Oui, monsieur.

RÉMY, *à Amélie.*

Allons, ma belle amie... en avant.

JULIEN.

Comment, c'est toi?

RÉMY, *bas.*

Un peu... et elle est dedans, sans me flatter.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *à part.*

Les voilà.

PAULA, *à part*

Ciel! le Vicomte...

JULIEN.

Qu'avez-vous?...

PAULA.

Rien... rien... Amélie (*A part.*) Vois-tu..... il nous a suivies.

AMÉLIE, *de même.*

L'insolent!... laisse-moi faire.

RÉMY.

Eh bien ! princesse, on dirait que vous êtes vexée ?.. votre regard sans cesse de ce côté...

AMÉLIE.

Oui, j'y vois une figure qui me déplaît.

RÉMY.

Laquelle ? que je la casse !

AMÉLIE.

Non... pas de violences..... mais celui qui nous regarde tant.

RÉMY.

Cet homme-là... je sais pas qui c'est... il dit qu'il est dans la bouche de l'empereur.

AMÉLIE.

Il ment... c'est...

RÉMY.

C'est... (*Amélie lui parle tout bas.*) Ah ben ! excusez, j'vas lui tremper une drôle de soupe.

UN GARÇON, *criant.*

En place pour la contredanse, là, messieurs !

RÉMY.

On y va... Tiens, Fanfan, prends ma particulière, et fais la danser respectueusement... moi, je vais faire danser l'autre.

AMÉLIE.

A merveille.

RÉMY, *arrêtant le vicomte qui conduit une ouvrière à la contredanse.*

Halte !... écoute ici.

LE VICOMTE.

Après la contredanse... puisque mademoiselle...

RÉMY.

Halte, encore une fois, et à nous deux.

LE VICOMTE.

Mais enfin, lâchez-moi.

RÉMY.

Je n'lâche pas... j'suis petit, mais j'suis trapu... et horriblement rageur... d'ailleurs, si tu dis un mot, j'appelle les autres, et ils ont la poigne encore plus forte ; entends-tu ?

(*Pendant ce tems, la contredanse se forme dans le fond. Variations en sourdine sur l'air de :* Ah ! quel plaisir !)

LE VICOMTE.

Que signifie ?... que voulez-vous ?

RÉMY.

Tu es donc un mouchard, qui te caches dans la bouche de l'Empereur?

LE VICOMTE.

Moi, un mouchard! c'est faux.

RÉMY.

Oh! parbleu! il n'y a pas de risques que tu l'avoues... Tu viens comme ça dans les bals voir s'il y a des réfractaires..... tu es peut-être aussi un gendarme...

LE VICOMTE.

Monsieur Rémy!...

RÉMY.

Assez causé.....

LE VICOMTE.

Oh! je vous en prie...

RÉMY.

Tu vois, tu vois, tu capones, et tu dis que tu n'es pas un mouchard!...

LE VICOMTE, *à part.*

Ces ouvriers ne sauraient entendre raison... (*Haut.*) Enfin, que faut-il que je fasse?

RÉMY.

Que tu t'en ailles, et bien vite.

LE VICOMTE.

Soit... mais je puis vous assurer...

RÉMY.

C'est bon, c'est bon... Ne t'avise plus d'avoir l'honneur de boire avec moi, ni de te rencontrer dans ma société... sans ça... (*A deux ouvriers.*) Écoutez! (*Il leur parle bas.*)

LE VICOMTE, *à part.*

Toujours humilié!... toujours par elle!... n'importe, son imprudence dont je suis témoin, pourra lui coûter cher... Si elle veut du silence, je saurai le faire acheter.

RÉMY.

Voilà tes gardes-du-corps. Ils vont te conduire... Au plaisir de ne plus te revoir. Donnez-lui le bras, et soyez polis selon les circonstances.

LE VICOMTE.

Adieu, monsieur Rémy. Je me souviendrai que vous travaillez au *Moniteur.* (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE VICOMTE.

RÉMY.

Ah! je ne te crains pas, cornichon; je sais ce que c'est que ma place... et d'ailleurs, vive l'Empereur, mais à bas les mouchards! (*Toutes les danses s'interrompent.*)

TOUS.

Un mouchard!...

RÉMY.

Soyez tranquille, il est expédié, et déjà loin.

AMÉLIE, *bas à Paula.*

C'est le Vicomte.

PAULA.

Vraiment!...

AMÉLIE.

Il fallait nous en débarrasser : j'ai dit...

RÉMY.

Maintenant il n'y a plus de suspects. La ronde des ouvriers, c'est moi qui la chante.

TOUS.

Oui, la ronde des ouvriers.

RÉMY.

Celle-là, elle n'est pas de moi seul, j'ai un collaborateur... mon oncle, épicier à Pontoise... un homme de beaucoup d'esprit... aussi tous les ans il remporte le prix dans son endroit.

AMÉLIE.

Le prix de poésie?

RÉMY.

Non, celui de l'arquebuse.

AIR *de la ronde de Casimir,*
ou *des Amours de Paris.*

Ouvriers de tout genre,
Réunis en ce lieu,
C'est aujourd'hui dimanche,
Il faut nous reposer,
Et nous bien divertir.
Que chacun m'accompagne,
Et jusques à demain,
Sablant le vin à quinze,
Chante un refrain joyeux.
Menuisiers,
Bijoutiers,
Charpentiers,
Serruriers,

Cordonniers,
Vitriers,
Tailleurs de pierre,
Imprimeurs
Et tourneurs,
Corroyeurs
Et tanneurs,
Chantons tous l'amour et le bonheur,
Amis, demain, nous reprendrons
Rabot et lime,
Scie et truelle,
C'est embêtant;
Mais aujourd'hui,
Point de travail,
Il faut faire la noce.
Prenons l' dieu de Cythère
Pour général.

CHŒUR.

Menuisiers, etc.

RÉMY.

Maintenant... le couplet des femmes... des femmes, la plus belle moitié du genre humain... après les hommes... Belle Amélie! je vous en fais hommage... il est imprimé... et si vous voulez le chanter vous-même... ça sera bien plus de circonstance.

AMÉLIE.

Moi!

RÉMY.

J' vous en prie... et si vous tenez à mon estime.

AMÉLIE.

Allons, j'y consens.

RÉMY.

Vous avez mon estime. Silence! Silence!

AMÉLIE.

Même air.

Ouvrières gentilles,
Le dimanche est venu,
Allons à La Chaumière
Ou à l'Ile-d'Amour:
On s'y amuse bien.
Nous trouverons sans doute
De jolis cavaliers,
Et nous serons heureuses
Qu'ils nous fassent la cour.
Blanchisseuse,

Repasseuse,
Ravaudeuse
Et brodeuse,
Brunisseuse,
Brocheuse,
Enlumineuse,
Couturière
Et lingère,
Cordonnière
Et frangière,
Ce séjour
Est celui de l'amour.
Demain, hélas! nous reprendrons
Les fleurs, le tulle,
Le fil, l'aiguille
Et les ciseaux;
Mais aujourd'hui,
Point de travail,
Nos amans nous attendent,
Prenons l' dieu de Paphos
Pour général.

PAULA, *bas à Amélie.*

Amélie, viens à mon secours; ce jeune homme...

AMÉLIE, *bas.*

Eh bien?

PAULA, *bas.*

Il me presse avec tant d'instance...

AMÉLIE, *bas.*

Imite-moi. Je fais ici comme dans nos salons. J'ai déjà donné trois rendez-vous.

JULIEN.

Mademoiselle... puis-je espérer de vous revoir?

PAULA.

Eh bien... Julien...

AMÉLIE, *bas.*

Courage!

PAULA.

Je reviendrai... dimanche.

JULIEN.

Que dites-vous?

AMÉLIE.

Je me charge de vous la ramener.

JULIEN.

Ah! mademoiselle, que de reconnaissance!

PAULA.

Mais, jusque là, du silence, et ne cherchez pas à me connaître.

JULIEN.

Je vous le jure. Votre promesse est tout pour moi.

UN GARÇON.

En place pour la seconde contredanse!

JULIEN, *la conduisant à la danse.*

A dimanche!...

AMÉLIE, PAULA et RÉMY.

A Dimanche!

(*On se place pour la contredanse.*)

(*La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La chambre à coucher de Paula.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULA, *seule.*

(*Elle est assise sur un canapé, et tient un livre à la main.*) Non... c'est en vain que je cherche à me distraire... Ce livre... je ne vois rien... je ne comprends rien! Une seule pensée m'occupe, me poursuit! Toujours!... toujours le souvenir de ce bal où m'a conduite hier mon imprudence... Et le Vicomte! de quel œil il me regardait!... Me voilà maintenant à la discrétion de cet homme? Comment lui défendre la porte? et quand il me dira, je vous aime, comment lui imposer silence... Ah! plutôt que de souffrir cet horrible contrainte, avouons tout à mon mari... oui, il connaît mon amour... il croira à la sincérité de mes paroles... c'est demain qu'il doit revenir... demain, jour anniversaire de notre mariage... Je lui donnerai ce portrait, le mien, qu'il me demande si souvent, et que j'ai fait faire à son insu... Ah! j'oubliais...

(*Elle sonne. Entre Augustin.*)

SCÈNE II.

PAULA, AUGUSTIN.

PAULA.

Qu'on porte cette boîte chez mon bijoutier..... Hier, il a reçu mes ordres à ce sujet..... Dites-lui que je l'attends dans une heure.

AUGUSTIN.

Oui, madame... dans une heure.

PAULA.

Allez.....

SCÈNE III.

PAULA, *seule.*

Quelle sera sa joie! sa surprise!... C'est alors qu'il apprendra mon imprudence... car ce n'est qu'une imprudence..... et, j'en suis sûre, il me pardonnera... il saura tout... Mais ce jeune ouvrier!... vraiment il me faisait peine... Lorsque nous sommes parties... je l'ai bien vu, il était triste, désespéré, il avait de grosses larmes dans les yeux!... Mais heureusement, je l'espère, je ne le reverrai pas, et je n'y pense plus... je ne veux plus y penser... Eh bien! non, on a beau faire..... on se reproche toujours d'avoir fait de la peine à quelqu'un!.... Et ce n'est pas la faute de ce pauvre jeune homme!... c'est la mienne! ou plutôt c'est celle d'Amélie qui m'a conduite à ce bal..... Ah! je suis d'une colère contre elle!... jamais je ne lui pardonnerai!...

SCÈNE IV.

PAULA, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le Général.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, PAULA.

PAULA.

Mon mari!... est-il possible!... Ah! mon ami, vous voila. (*Il l'embrasse sur le front.*) Votre retour m'étonne et me comble de joie... je ne vous attendais pas aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL.

En effet... je comptais prolonger mon voyage.

PAULA.

Votre voyage !... Vous m'aviez dit qu'un ordre de l'Empereur...

LE GÉNÉRAL.

Paula, je vous trompais.

PAULA.

Vous me trompiez !... et pourquoi ?

LE GÉNÉRAL.

J'étais injuste... car je doutais de votre cœur.

PAULA.

Que dites-vous, mon ami ? douter de moi, de ma tendresse

LE GÉNÉRAL.

Non... oh ! non... vous ne me comprenez pas.

PAULA.

Expliquez-vous donc.. car, je ne sais, je tremble déjà...

LE GÉNÉRAL.

Rassurez-vous... ce n'est rien de sinistre. C'est une faute, une faute très-grave que j'ai commise, et que vous pouvez m'aider à réparer.

PAULA.

Expliquez-vous.

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous rappellerai pas, mon amie, de quelle manière s'est fait notre mariage.

PAULA.

Non... là-dessus vous gardez toujours le silence ; mais, moi, je me souviens de votre générosité. Mon père, votre ancien ami, me pressait dans ses bras pour la dernière fois.....

AIR : *T'en souviens-tu.*

Près d'expirer, à vous son frère d'armes,
Redisait : Sois son protecteur.
Enfant encor, moi je versais des larmes,
Et ne pouvais sentir tout mon malheur.
L'instant d'après... sa mort... ô nuit affreuse !
Vous, dans vos bras pressant sa pauvre enfant,
Vous juriez de la rendre heureuse,
Et vous avez tenu votre serment.
Par vos bienfaits, monsieur, je suis heureuse,
Et vous avez tenu votre serment.

Ah ! je n'oublierai jamais de quels soins vous avez entouré ma jeunesse, heureuse si ma reconnaissance...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! que dites-vous ? de la reconnaissance pour l'accomplis-

sement d'un devoir !... et d'un devoir si doux à remplir..... Paula, je vous en prie... que ce langage cesse désormais entre nous... De la reconnaissance ! quand, par toi, je suis depuis un an le plus heureux des hommes !... Et ce n'est pas tout encore, lorsque je viens aujourd'hui te demander une nouvelle preuve d'amour.

PAULA.

Parlez.....

LE GÉNÉRAL.

Bien plus... c'est un acte de clémence que j'implore de ma femme.

PAULA.

Vous plaisantez !

LE GÉNÉRAL.

Paula !... depuis long-tems je te dois un aveu.

PAULA.

Un aveu ! lequel ?

LE GÉNÉRAL.

C'est que... vraiment... avec un extérieur aussi grave que le mien..... et ces cheveux blancs..... ces choses-là sont fort difficiles à dire. Du moins, Paula, songez bien qu'alors vous étiez un enfant... un enfant au berceau; qu'alors vous habitiez la campagne avec votre père, et que moi, je n'avais pas encore le bonheur de vous connaître.

PAULA.

Enfin... avant de me connaître... vous m'aviez donné une rivale.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, oui... le voilà cet aveu qui me semblait si pénible à faire !... Paula... si je te disais... j'ai un fils...

PAULA.

Un fils !...

LE GÉNÉRAL.

Oui... Il y a dix-neuf ans... j'en avais trente alors... une femme, une femme du peuple se trouvait souvent sur mon passage. Elle était jolie, et pauvre. Elle était sage ; mais j'avais de l'or, un rang, des épaulettes de colonel, je savais l'art de séduire une femme..... j'en fis le coupable usage. Marie fut bientôt ma maîtresse ; elle était sur le point de devenir mère, lorsque les événemens nous séparèrent. On venait de proclamer la république : nous avions à la défendre contre toute l'Europe. Je partis. J'envoyai des secours à Marie pendant long-tems... lorsqu'enfin moi-même, fait prisonnier de guerre, je fus forcé d'interrompre toute relation avec la France. Quatre

ans après, je revins, et j'appris que la pauvre Marie était morte.....

PAULA.

Morte!... et votre fils?

LE GÉNÉRAL.

J'ai long-tems désespéré de le trouver. Il y a un an encore, lorsque tu devins mon épouse, ma chère Paula, toutes mes recherches avaient été inutiles; mais dernièrement, il m'est tombé entre les mains un papier constatant le lieu de naissance de cette malheureuse femme. J'ai couru à son village; j'en reviens, et là, j'ai en effet obtenu quelques renseignemens qui me mettent sur les traces de mon enfant.

PAULA.

Ah! mon ami! quel bonheur! Il faut vous occuper tout de suite de lui, tâcher de découvrir où il est, ce qu'il fait...Nous le garderons auprès de nous... et quelle que soit à présent sa position dans le monde, vous lui donnerez le nom de votre fils...

LE GÉNÉRAL.

Oui, ma chère Paula; et je lui dirai, en te présentant à lui : « elle aussi, elle est ma fille... c'est ta sœur. »

PAULA.

Oh! non, mon ami... votre épouse... et sa mère, toujours sa mère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! que je te remercie!... De toi, Paula, je n'attendais pas moins.

AIR *de Robin des Bois.*

Mais je te quitte... une vaine espérance
Pourrait encor m'abuser en ce jour.

PAULA.

Dépêchez-vous... avec impatience,
Songez qu'ici j'attends votre retour.
Quel tourment! je tremble et j'espère,
Je vais compter chaque moment.

LE GÉNÉRAL.

Protége, ô ciel! les démarches d'un père,

PAULA.

Et dans nos bras ramène notre enfant!

ENSEMBLE.

PAULA.

Il faut partir, une vaine espérance
Pourrait encore, etc.

LE GÉNÉRAL.

Mais je te quitte: une vaine espérance
Pourrait encor m'abuser en ce jour;

Je sais, Paula, qu'avec impatience,
Ici tu vas attendre mon retour.

(*Le Général sort.*)

SCÈNE VI.

PAULA, *puis* AUGUSTIN.

PAULA.

Que je suis heureuse! je pourrai donner à mon époux une nouvelle preuve de ma tendresse!... Mais, j'y pense, cet aveu que je viens d'entendre m'a fait oublier, à moi, celui que je devais lui faire... Il faut pourtant, il faut que je lui dise toute la vérité... (*Entre un laquais.*) Que voulez-vous?

AUGUSTIN.

Le bijoutier n'a pu venir, parce qu'il est malade; mais il envoie son premier ouvrier qui attend les ordres de madame.

PAULA.

Qu'il entre. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VII.

PAULA, JULIEN.

JULIEN, *entrant, et marchant vers Paula.*

C'est elle! c'est bien elle...

PAULA.

Cette voix!... Ciel! Julien!...

JULIEN.

Oui, Julien, qui à la vue de ce portrait a demandé en grâce de le rapporter dans votre hôtel..... car cet hôtel est bien le vôtre, n'est-il pas vrai, madame?

PAULA.

Silence! au nom du ciel!....

JULIEN.

Ah! comme on m'a trompé!...

PAULA.

Le hasard seul, une folie, un caprice de la baronne de Gerville, qui voulait voir ces bals d'ouvriers, m'a entraînée là, et bien malgré moi...

JULIEN.

Et pourquoi, lorsque je vous ai vue sous votre déguisement, avec cette petite robe de toile qui vous allait si bien... lorsque frappé de votre ressemblance avec la grande dame... dont les traits ne me sortaient pas de la tête, je vous ai suppliée de me dire si vous étiez réellement une ouvrière... pourquoi ne m'avoir pas répondu avec franchise?...

PAULA.

Je ne crois pas vous devoir compte de ma conduite.

JULIEN.

Vous ne croyez pas? en effet...

AIR *de Renaud.*

Vous avez dit : c'est un homme de rien,
Un ouvrier... Qu'il souffre ; peu m'importe,
De me revoir aura-t-il le moyen?
De mon hôtel peut-il franchir la porte?
Au bal prochain j'ai su le renvoyer,
En vain son œil voudra m'y reconnaître,
Et de douleur il en mourra peut-être...
Qu'importe? c'est un ouvrier ;
Il peut mourir... ce n'est qu'un ouvrier.

PAULA.

Monsieur...

JULIEN.

Vous ne me devez aucun compte, dites-vous? et de quel droit une femme peut-elle ainsi se jouer du bonheur, de l'existence d'un homme!... Suis-je venu vous trouver, moi, dans votre palais, au milieu de vos laquais à brillante livrée? suis-je venu comme un insensé vous crier : je vous aime?... C'est vous, vous la première, qui m'avez donné le droit de vous le dire!.. et maintenant... vous ne me devez aucun compte?...

PAULA.

Mais, monsieur Julien...

PAULA.

Oui, si je vous avais retrouvée, je me serais contenté de gémir en silence, de me placer tous les jours sur votre passage, comme la première fois que je vous vis, comme ce jour où votre voiture faillit de m'écraser.

PAULA.

Vous! que voulez-vous dire?

JULIEN.

Ah! vous ne l'avez pas même remarqué... Oui, madame; vous vous rendiez à une fête que donnait l'ambassadeur de Russie; je vous vis, et aussi prompt que vos chevaux, j'arrivai en même tems dans la cour de l'hôtel.

AIR *de la Marraine.*

Voulant encor suivre vos pas,
Je fis un effort inutile.
Bien malgré moi je m'arrêtais, hélas!
Et je demeurais immobile.
Fatal espoir! soins superflus...
Je restai là jusqu'à l'aurore.

Depuis long-tems... je ne vous voyais plus,
Je regardais encore.

Et depuis il n'est pas de fête que je n'aie courue, il n'est pas d'endroit où je ne me sois trouvé, croyant vous rencontrer de nouveau... mais en vain... lorsqu'hier je vous vois au milieu des ouvriers... je m'approche, je vous parle de mon amour, je vous parle comme à une égale, et pourtant je regrettais encore la grande dame, je regrettais non son rang, les richesses, mais jusqu'à ces obstacles qui nous séparent, et dans lesquels je trouvais à-la-fois bonheur... et désespoir.

PAULA.

Monsieur Julien, le ciel m'est témoin que depuis hier je déplore la fantaisie qui m'a conduite dans ce bal... ce que je craignais est arrivé : nous nous sommes revus ; mais j'espère, vous allez sortir de cet hôtel ; je le répète, monsieur Julien, je vous plains ; mais je ne puis que vous plaindre.

JULES.

De la pitié !... Non, madame, non, maintenant... j'ai le droit de vous demander davantage... je vous aime.

PAULA.

Ah ! monsieur... par pitié.

JULIEN.

Je vous aime, comme vous n'avez jamais été aimée, comme on veut que vous aimiez Dieu, le ciel... Oui, vous êtes la reine de mon existence, vous êtes mon ame, ma vie, mon Dieu... Je vous aime, moi... plus qu'un duc, qu'un prince, qu'un roi ne saurait le faire...

PAULA.

Grand Dieu ! on vient... c'est lui !... c'est mon mari...

JULIEN.

Ah ! vous êtes mariée.

PAULA.

Monsieur Julien... partez... laissez-moi.

JULIEN.

Non, madame.

PAULA.

Je vous en supplie...

JULIEN.

Soit... mais je vous reverrai.

PAULA.

Jamais.

JULIEN.

Jamais !... Eh bien !...

PAULA.

Eh bien ! oui, oui, nous nous reverrons... une autre fois...

JULIEN.

Non... ce soir.

PAULA.

Ce soir... Eh bien! oui, ce soir; mais partez... partez donc... le voilà.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GÉNERAL, LE VICOMTE, UN LAQUAIS.

PAULA.

Ah mon Dieu! le Vicomte est avec lui!

JULIEN, *saluant.*

Madame, vous serez obéie.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce donc, ma chère Paula?

PAULA.

Rien... rien... mon ami... ce jeune homme...

LE VICOMTE, *à part.*

Je le reconnais.

LE DUC.

Eh bien?

LE VICOMTE.

Si je ne me trompe, c'est un ouvrier bijoutier.

JULIEN, *à part.*

Allons, le voilà en grand seigneur, celui-là.

PAULA.

Oui, monsieur le Vicomte, vous avez raison..... c'est un ouvrier bijoutier.

JULIEN, *à part.*

Un vicomte!... Il ne me plaît guères...

PAULA.

Mon ami, c'est demain l'anniversaire de notre mariage... je ne l'ai pas oublié. (*A Julien.*) Remettez, je vous prie, à monsieur le général... cette boîte...

JULIEN.

Ah! cette boîte...

LE GÉNÉRAL.

Donnez... Ton portrait... ma chère Paula!...

LE VICOMTE, *à part.*

Le petit ouvrier a l'air de mauvaise humeur.

AIR *de l'Oncle rival.*

LE GÉNÉRAL, *regardant le portrait.*

Ah! tu combles mon espérance,
Ce présent est doux à mon cœur:

Dans ces traits je lis l'assurance
De ton amour, de mon bonheur.

PAULA.

Ah! quel tourment! quelle souffrance!
Cachons le trouble de mon cœur.
Quand je trompe sa confiance,
Non, rien n'égale ma douleur.

LE VICOMTE, *regardant Julien, à part :*

Ses yeux sur ce portrait... ma surprise est extrême!
(*Haut.*) Mon ami... laissez-nous, partez à l'instant même.

JULIEN, *regardant à-la fois le Vicomte et Paula :*

Oui, monsieur, dans l'instant. (*A part.*) Allons, j'obéirai.
(*Haut.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Ce soir je reviendrai.

(*Le général offre de l'argent à Julien.*)

JULIEN.

Je n'accepterai pas... Jamais en conscience.

LE VICOMTE.

Bon! ne dirait-on pas qu'on lui fait une offense?

(*Paula fait à Julien un geste suppliant. Il prend l'argent.*)

JULIEN.

Puisque vous le voulez...

LE VICOMTE, *à part.*

Ce n'est pas malheureux!

(*Julien salue le Général et Paula, toise le Vicomte, puis s'approche en sortant d'Augustin, et le force à prendre l'argent.*)

JULIEN.

Prenez donc, je le veux.

ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL.

Ah! tu combles mon espérance, etc.

PAULA.

Ah! quel tourment! quelle souffrance! etc.

JULIEN.

Ah! quel tourment! quelle souffrance!
Cachons le trouble de mon cœur,
Il n'est plus pour moi d'espérance:
Non, rien n'égale ma douleur.

LE VICOMTE.

Mais, voyez donc quelle insolence!
Il me regarde avec fureur!
Osait-il former l'espérance?...
Ah! vraiment, j'en ris de bon cœur.

AUGUSTIN, *à Julien :*

Je cède à votre impatience,
Je n'veux pas vous mettre en fureur.
J'accepte avec reconnaissance,
Un présent fait d'aussi bon cœur.

(*Sortie de Julien et d'Augustin.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* JULIEN et AUGUSTIN.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! mon amie, ce que je craignais est arrivé...je n'ai encore rien de certain.

PAULA.

Ah! oui... en effet... vous étiez sorti...

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne me décourage pas pour une démarche inutile... un père fait tant pour son fils!...

PAULA.

Oui, votre fils, je me le rappelle...

LE GÉNÉRAL.

Qu'as-tu donc, mon amie?...

PAULA.

Rien... mais nous ne sommes pas seuls... (*A part, en observant le Vicomte.*) Comme il me regarde!

LE GÉNÉRAL.

Tu as raison... plus tard nous en reparlerons... (*Haut.*) Au moment de rentrer à l'hôtel, j'ai rencontré le Vicomte...

LE VICOMTE.

Je me retirais..... on m'avait dit que madame était indisposée...

PAULA.

En effet, monsieur, je ne me sens pas bien...

LE GÉNÉRAL.

Cela est d'autant plus pénible, que moi aussi, j'avais pensé à l'anniversaire de notre mariage..... et ce soir même, tous nos amis invités à cette fête...

PAULA.

Comment! vous voudriez!...

LE GÉNÉRAL.

Oui, moi qui n'aime pas les soirées, je tiens beaucoup à celle-là.

LE VICOMTE.

Et d'après l'avis de monsieur le général, j'ai promis à tous nos amis qu'elle serait présidée par madame... J'ose l'espérer, vous ne me ferez pas manquer à ma parole.

PAULA, *au Général.*

Mon ami, j'obéirai.

LE GÉNÉRAL.

Mais... sans regret?

PAULA.

Avec plaisir... j'ai toujours à cœur de vous prouver que ce jour est le plus beau de ma vie.

LE GÉNÉRAL.

Ma chère Paula!

SCÈNE X.

LES MÊMES, AUGUSTIN, *puis* AMELIE.

AUGUSTIN, *annonçant.*

Mme la baronne de Gerville.

PAULA.

Ah! c'est vous, mon amie?

LA BARONNE.

Je sors de chez moi... c'est mon jour de migraine.

LE GÉNÉRAL.

Mesdames, nous vous laissons ensemble... A ce soir.

PAULA.

Oui, à ce soir.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! vous ne venez pas, monsieur le Vicomte?

LE VICOMTE.

Me voilà..... (*S'approchant des deux dames, et les saluant.*) Mesdames, j'ai l'honneur... (*A Paula.*) Vous semblez vous défier de moi, madame, et pourtant, je le jure, vous pouvez compter en ma discrétion. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

AMELIE, PAULA.

PAULA.

Sa discrétion... j'en étais sûre... la démarche imprudente que j'ai faite lui a donné des armes contre moi..... Ah! ma chère Amélie, il faut que je t'aime bien pour ne pas me brouiller avec toi.

AMÉLIE.

Eh mon Dieu!... il s'agit bien de cela maintenant..... J'attendais avec impatience le départ de ces messieurs... car tu ne sais pas... je l'ai revu...

PAULA.

Qui donc?...

AMÉLIE.

Cet ouvrier...

PAULA.

Julien?...

AMÉLIE.

Non... son camarade... celui qui me faisait la cour... M. Rémy.

PAULA.

Tu l'as revu... eh bien!... moi... à l'instant même...

AMÉLIE.

Tu as revu peut-être son ami... M. Julien?

PAULA.

Oui, plus épris, plus amoureux que jamais... il m'a fait une peine...

AMÉLIE.

Le mien est un peu gris, et il m'a fait une peur...

AIR : *Restez, troupe jolie.*

Bientôt, prenant un air capable,
Et cherchant à se raffermir,
Il m'a dit : Femme incomparable,
Je veux jusqu'au dernier soupir
Pour vos beaux yeux vivre et mourir.
Et puis, il me parlait sans cesse
De son esprit, de sa beauté,
Tant il est vrai que dans l'ivresse
On dit toujours la vérité.

Enfin, je l'ai laissé se querellant avec les gens de l'hôtel..... peut-être il va monter.

PAULA.

Que dis-tu?

AMÉLIE.

Je ne me trompais pas, le voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, REMY, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RÉMY, *ivre.*

Puisque je vous dis que je puis entrer... Que diable! je ne suis pas le premier venu... informez-vous au *Moniteur*... Ah! la voilà.

PAULA, *à la Baronne.*

Tu vois pourtant où nous conduit ton extravagance.

LA BARONNE, *bas.*

En effet... Mais veux-tu que cet homme s'explique devant tes gens?

PAULA, *aux domestiques.*

Laissez-nous... (*A part.*) Mais Julien... s'il allait revenir... (*Au laquais.*) Ecoutez... vous reconnaîtrez bien ce bijoutier...

AUGUSTIN.

Que j'ai amené à madame ?... parfaitement.

PAULA.

Lui-même... S'il se représente, ne le laissez monter sous aucun prétexte.

AUGUSTIN.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

PAULA, AMELIE, REMY.

RÉMY.

Diable ! c'est plus calé que je ne croyais... Ah ben ! excusez, v'la une fameuse bonne fortune... C'est fini... je suis né coiffé.

AMÉLIE.

Je vous ai déjà dit, monsieur, que vous vous trompiez, et si je n'excusais votre état...

RÉMY.

Mon état est très-honorable... je suis ouvrier imprimeur, et chaque jour j'ai le bonheur... *et cætera*...

PAULA.

Mais vous êtes ici chez moi... et je vous prie...

RÉMY.

Voilà l'autre à présent..... Tiens ! c'est la particulière à mon ami Julien... eh bien !... excusez...

PAULA.

Sortez, monsieur, ou je vais appeler.

RÉMY.

Appelez... ça m'est inférieur... Je suis un homme honnête et établi... Je paie mon terme et mes impositions..... trois livres douze sous... alors, si on me conduit chez le commissaire de police, je lui dirai : « Mon magistrat, mon respec- » tueux magistrat... vive l'Empereur ! *le Moniteur Universel*, et son auguste épouse ! »

AMÉLIE.

Enfin, que voulez-vous?...

RÉMY.

Attendez... je l'ai oublié... ah ! m'y voilà... Je veux que, vu et attendu qu'à l'Ile d'Amour vous avez accepté une bavaroise dans un bosquet... à la crême et à la vanille...

PAULA.

C'est faux.

RÉMY.

Comme je l'ai payée, vous me permettrez... chère amie... vous étiez grisette hier, et moi ouvrier... aujourd'hui, vous êtes baronne, faites-moi baron, et ça finira par-là, madame la Baronne.

PAULA.

L'impertinent!

AMÉLIE.

Il est fort drôle... ah! ah! ah!.. si notre position n'était pas si embarrassante, j'en rirais de bon cœur.

PAULA.

Mais comment s'en défaire?

RÉMY.

D'abord, j'aime beaucoup les équipages, et j'étais né pour ça... Alors, je m'asseois d'abord sur ce fauteuil, et fouette cocher... (*Il s'assied.*) Tiens!... on est bien là-dessus... on est très-bien.

Je voudrais être grand seigneur,
Si j' n'étais pas compositeur,
A l'imprim'rie du *Moniteur*,
Qui à la Franc' fait tant d'honneur.

AMÉLIE.

Laissons-le... tiens... je crois qu'il commence à s'endormir... tu ordonneras à tes gens de le mettre à la porte.

ENSEMBLE.

AIR *des Noces de Gamache.*

Oui, partons en silence;
Regarde, il dort déjà.
Pour le chasser, je pense,
On le réveillera.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XIV.

REMY, *seul.*

Il est à moitié endormi, et se remet sur son séant.

C'est drôle!... il me semble qu'on chantait tout-à-l'heure à côté de moi... qu'est-ce qui chante à une heure indue... c'est indécent... J'ai mal à la tête, j'ai soif... c'est égal... il est minuit... pour le moins... je boirai demain matin... j'vas taper d'l'œil...

AIR *de Julie.*

Dans mon grenier tout est tranquille,
Les chanteurs viennent de s'enfuir.

J' n'entends plus tout l' fracas d' la ville,
A la fin j' peux donc m'endormir.
Rémy, mon patron, fais qu'en songe
Je sois toujours compositeur,
Et que je pense encore au *Moniteur*,
Pour que mon sommeil se prolonge.

(*Il s'endort.*)

SCÈNE XV.

RÉMY, JULIEN.

JULIEN, *entrant par une petite porte.*

Personne ne m'a vu... Je reconnais ce salon... c'est le même. Ah! madame! vous me défendez votre porte... nous verrons!

(*Ici Rémy ronfle de toute sa force.*)

JULIEN.

Quelqu'un!

RÉMY, *rêvant.*

Adorable Baronne!...

JULIEN.

C'est la voix de Rémy.

RÉMY.

J'ai soif... à boire, mame la Baronne!

JULIEN, *lui prenant le bras.*

Rémy! Rémy!... te réveilleras-tu à la fin?

RÉMY, *se réveillant à moitié.*

Hein! qu'est-ce que c'est? vous battez les hommes, mame la Baronne?

JULIEN.

Ecoute donc, Rémy..

RÉMY.

Ah!... où c'que je suis donc?... C'est toi, Julien... qué qu'tu fais ici?

JULIEN.

Que t'importe? et toi-même, qu'y viens-tu faire?

RÉMY.

Moi!... j'en sais rien... Ah! m'y v'là. Figure-toi, la belle Amélie...

JULIEN.

Ecoute... ce n'est pas le moment de nous expliquer... si tu as de l'amitié pour moi, sors, va-t'en.

RÉMY.

Sortir! m'en aller!... Par où?

JULIEN.

Par-là.

RÉMY.

Mais pourtant, puisque toi-même...

JULIEN.

Va-t'en, je le veux... non, je t'en supplie.

RÉMY.

Eh bien, on s'en va, mais plus tard...

JULIEN.

Silence! on vient. Adieu, adieu! (*Il disparaît un instant par la petite porte.*)

RÉMY.

Adieu.

SCÈNE XVI.

RÉMY, AUGUSTIN, *avec plusieurs de ses camarades.*

AUGUSTIN, *entrant par le fond.*

J'espère que vous allez sortir.

RÉMY.

Me voilà, me voilà, mon brave homme... (*A part.*) Il s'est caché, lui... Bien du plaisir! (*Haut aux domestiques.*) Bonsoir, vous autres. J'meurs de soif. J'vas boire à votre santé et à celle de Mme la Baronne. C'est étonnant comme j'ai soif... j'n'ai jamais eu soif comm' ça, ma parole d'honneur!

(*Il fait une fausse sortie, puis ramenant les domestiques sur le devant de la scène.*)

J'ai un horrible mal de tête...
J'vais boire un coup, pour me remettre,
D'un petit vin de la comète.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

JULIEN, *puis* PAULA.

(*Julien reparaît par la petite porte.*)

PAULA, *entrant par le côté.*

Enfin Amélie s'est retirée, et me voilà toute à mes réflexions, grâce au ciel, je ne le verrai plus.

JULIEN.

Vous vous trompez, me voilà.

PAULA.

Ciel! vous ici?...

JULIEN.

Vous ne m'attendiez pas, je le sais. Je connais les ordres

que vous aviez donnés à vos gens : ils m'ont chassé de votre hôtel. Mais il était d'autres moyens d'arriver jusqu'à vous, et ces moyens, je les ai pris.

PAULA.

Qu'avez-vous fait ?...

JULIEN.

Que vous importe que cet homme que vous avez rendu insensé, et auquel vous manquiez de foi, ait exposé son honneur et sa vie.

PAULA.

Que dites-vous?...

JULIEN.

Oui... lorsque j'escaladais les murs de votre jardin... je pouvais être surpris, arrêté comme un malfaiteur; mais j'étais armé...

PAULA.

O ciel!

JULIEN.

Je me serais donné la mort en déclarant que je venais voler. Votre honneur eût été à couvert.

PAULA.

Eh quoi! monsieur, vous avez osé!...

JULIEN.

C'est un crime aux yeux du monde, je le sais; mais je les aurais tous commis pour arriver jusqu'à vous, et maintenant me voilà; je ne sortirai pas.

PAULA.

Quoi! monsieur, menacer une femme...

JULIEN.

Oui, cette femme avec un sourire, avec un regard eût tout obtenu de moi; un désir d'elle eût effacé tous mes désirs; mais cette femme, après s'être jouée de moi, a voulu encore manquer à sa promesse, m'a fait chasser .. je devais rentrer ici, malgré sa volonté.

PAULA.

Oh! je n'avais pas ordonné qu'on vous traitât avec rudesse... je ne voulais plus vous revoir, il est vrai. Je ne le dois plus, et si vous m'aimez comme vous le dites, au nom de votre amour... laissez-moi. Sortez.

JULIEN.

Je vous aime et je reste.

PAULA.

Laissez-moi, ou vous me forcerez...

JULIEN.

D'appeler vos gens. Je m'y attends, madame; en pénétrant jusqu'ici je prévoyais cette dernière humiliation. Maintenant... j'ai pris mon parti... votre amour... ou la mort...

PAULA.

Non, monsieur, non... vous n'exécuterez point cette horrible menace... vous ne résisterez pas à mes larmes... à mes prières...

JULIEN.

J'en aurai le courage.

PAULA.

Ecoutez-moi, monsieur Julien... Si j'ai eu des torts envers vous, si les conseils d'une amie m'ont fait partager son imprudence... n'en suis-je pas assez punie par les tourmens que je souffre aujourd'hui.

JULIEN.

Des tourmens!

PAULA.

Oui, monsieur... et par vous, par vous seul. Vos reproches, votre présence, cet amour dont vous me parlez... tout cela me tue, me désespère... Eh bien, s'il est vrai comme vous le dites que je fus coupable envers vous... pardonnez-moi... je vous en prie, pardonnez-moi... Je suis femme... à ce titre seul, vous devriez me protéger, me défendre...

JULIEN.

Vous protéger! vous défendre!... Ah! s'il était possible!...

PAULA.

Oui, j'ai confiance dans la noblesse de votre ame, dans votre générosité... mais cessez, cessez de me parler de votre amour.

JULIEN.

Et quand je me tairais!... vous ne m'empêcherez peut-être pas de vous regarder... et vous verrez toujours dans mes yeux que je vous aime.

PAULA.

Silence!... je le veux.

JULIEN.

Je me tais...

PAULA.

Et maintenant... adieu, monsieur Julien.

JULIEN.

Ah! vous me chassez.

PAULA.

Il le faut.

JULIEN.

Eh bien... non... jamais... jamais... je n'ai pas la force de m'en aller.

PAULA, *tombant à genoux.*

Monsieur... je vous le demande à genoux...

JULIEN.

A genoux !... Vous, madame !

PAULA.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

J'y resterai... notre rôle est changé,
Votre langage excitait ma colère.
A présent... vous voilà vengé,
Je suis enfin réduite à la prière.
Tremblante à vous j'ose me confier ;
Si dans votre ame il est quelque noblesse,
Vous le voyez, devant vous je m'abaisse !
Demandant grâce à l'ouvrier,
J'implore ici l'honneur de l'ouvrier.

JULIEN.

Au nom du ciel... relevez-vous !... Je pars..... mais je vous aimerai toute ma vie.

PAULA.

Et moi, je vous pardonnerai de me l'avoir dit, et je me souviendrai toujours de vous avec estime... avec reconnaissance.

JULIEN.

Je suivrai tous vos pas... toutes vos démarches... Oh ! ne craignez rien... de loin... Je vous verrai... et je me dirai... elle est heureuse..... Parce que je souffre, il n'est pas juste qu'elle ait du chagrin... et qui sait ? peut-être quelquefois vos yeux rencontreront les miens... et vous me plaindrez...

PAULA, *à part.*

Allons, il pleure encore... Pauvre jeune homme !...

JULIEN.

AIR *d'Yelva.*

Celle que j'aime, à tout il faut s'attendre,
Pourrait courir quelque danger.
Je serai là pour la défendre,
Je mourrai pour la protéger.
Pauvre artisan, dans ma misère extrême,
Ne pensons plus à de folles amours ;
Au lieu du droit de vous dire : je t'aime,
J'ai celui de sauver vos jours.
Adieu, l'espoir de vous dire : je t'aime,
Je puis du moins, je puis sauver vos jours.

Adieu, adieu, madame. (*Il va pour sortir par la porte latérale.*)
Ciel! on vient de ce côté !...

PAULA, *regardant au fond.*

Et par ici, du monde ! Je suis perdue.

JULIEN.

Non, non, madame ! (*Il saute par la fenêtre.*)

PAULA.

Ah mon Dieu ! je meurs de frayeur ! (*Ici entrent, par le fond, Amélie, le Vicomte et plusieurs invités; et par le côté, des domestiques portant des flambeaux.*)

SCÈNE XVIII.

PAULA, LE VICOMTE, AMÉLIE, LA SOCIÉTÉ, DES DOMESTIQUES.

AMÉLIE, *à Paula.*

Eh bien! vous ne venez pas! le bal commence.

PAULA.

Le bal !... Ah! oui, en effet, le bal...
(*Cris dans la coulisse :* Au voleur ! au voleur! à la garde. *Paula pousse un cri et s'évanouit. Les femmes s'empressent autour d'elle.*)

LE VICOMTE, *se mettant à la fenêtre.*

C'est par là, à deux pas de l'hôtel...

RÉMY, *en dehors.*

Mon caporal, vous avez tort... Julien est mon ami... c'est pas un voleur... c'est un amoureux...

LA BARONNE.

Julien !...

LE VICOMTE.

Un amoureux !...

RÉMY, *toujours en dehors.*

Vive l'Empereur! *le Moniteur Universel* et son auguste épouse!
(*Paula est toujours évanouie. Tableau.*)

(*La toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La chambre de Julien. Une porte au fond, une porte de cabinet à gauche, une fenêtre à droite, deux tables, des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

REMY, OUVRIERS.

(*Ils boivent autour d'une table, à droite.*)

RÉMY.

AIR *des Compagnons du Devoir.*

Oui, c'est la conscription
Qui fait ma désolation.

LES OUVRIERS.

Oui, c'est là, etc.

RÉMY.

J' partirai t'avec regret,
Avec regret,
Et, et,
Avec regret.
J' partirai t'avec regret,
Quoique je soye bon Français.

LES OUVRIERS.

J' partirai, etc.

RÉMY.

Le service dure v'huit ans,
Moi j'aimerais tout autant.

LES OUVRIERS.

Le service dure, etc.

RÉMY.

Employer ces v'huit ans-là,
Ces v'huit ans-là,
Ah! ah!
Ces v'huit ans-là.
A procurer à l'État
Une v'huitaine de p'tits soldats.

LES OUVRIERS.

A procurer, etc.

RÉMY, *se levant.*

Certain'ment c'est un honneur
Que de servir l'Empereur.

LES OUVRIERS.

Certainement, etc.

RÉMY.

D' l'armée on r'vient général,
Ou maréchal,
Al, al,
Ou caporal,
Mais un' chos' qu'est embêtant,
C'est qu'on en r'vient rarement.

LES OUVIERS.

D' l'armée on r'vient, etc.

UN OUVRIER.

Ah! ça, dis donc? est-ce que c'est c'te complainte-là qu'tu vas chanter à Julien pour le consoler d'être tombé au sort?

RÉMY.

Allons donc!... est-ce que je n'ai pas des complaintes pour toutes les circonstances? A Julien, j'lui chanterai l'honneur, la patrie, l'Empereur, et tout le tremblement.

L'OUVRIE.

Pauv' garçon! il ne se doute seulement pas qu'il a eu le n° 5.

RÉMY.

Puisqu'il a refusé d'aller tirer lui-même, et que c'est le maire qui lui a amené ce numéro de malheur.

L'OUVRIER.

Mais à quoi qu'il pense enfin, ton Julien?

RÉMY.

Ah! y pense, y pense... j'en sais rien... Puisque c'est la première fois qu'il sort d'puis la blessure qu'il a reçue, il y a six semaines, en faisant c'te chute dans l'faubourg Saint-Honoré.

L'OUVRIER.

Pauvre garçon!

RÉMY.

C'est égal, j'vous ai amenés ici dans sa chambre, afin de le consoler du désagrément qui lui arrive d'être obligé de s'en aller à l'armée.

L'OUVRIER.

Mais dis donc? y n'se presse pas de rentrer.

RÉMY.

Chut!... on monte... c'est lui, j'parie.

L'OUVRIER, *allant entr'ouvrir la porte du fond.*

Non. C'est la mère Varichon, la portière... avec un monsieur décoré.

RÉMY.

Un monsieur décoré !... il faut lui faire une politesse et lui offrir un verre de vin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, Mme VARICHON.

Mme VARICHON.

Je vous assure, monsieur, qu'il n'y est pas.

(*Les ouvriers se lèvent.*)

RÉMY.

Qui ça? Julien? pas pour le moment, monsieur le Baron. (*Bas aux ouvriers.*) Ça doit être un Baron, il en a le physique.

LE GÉNÉRAL.

Je ne suis pas fâché de ne point le rencontrer. Avant de le voir, j'aurais désiré quelques renseignemens.

Mme VARICHON.

Des renseignemens?

LE GÉNÉRAL, *lui donnant de l'argent.*

Oui, que je suis prêt à entendre.

Mme VARICHON.

Mais, monsieur...

RÉMY, *bas à Mme Varichon.*

Monsieur le Comte... (*Aux ouvriers.*) Ça doit être un comte; il en a les manières.

LE GÉNÉRAL.

Gardez, je le veux.

Mme VARICHON.

C'est pour vous obéir. (*Elle prend l'argent.*) Depuis quatre ans que ce jeune homme habite cette maison, il n'y a pas un mot à dire sur sa conduite, il est assidu au travail, rangé, économe, il paie son terme et le sou pour livre... C'est pas pour moi que je dis ça; car je l'aime ni plus ni moins que mon enfant; et comme il est tout seul...

LE GÉNÉRAL.

Il est seul?

Mme VARICHON.

Ah mon Dieu! oui.

LE GÉNÉRAL.

Et savez-vous les personnes qu'il voit habituellement?

RÉMY.

Pour ça, monsieur le marquis..... (*Aux ouvriers.*) Ça doit être un marquis... il en a la tenue... (*Haut.*) Je disais donc, monsieur le marquis, qu'il ne voit que très-bonne compagnie, vous pouvez en juger : nous sommes sa société habituelle.

LE GÉNÉRAL.

Des ouvriers estimables et laborieux sans doute .... Oui, c'est là une bonne société.

RÉMY.

Je pense comme vous, monsieur le Duc...(*Aux ouvriers.*) Ça doit-être un duc; il en a l'instruction.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Jusqu'ici ce qu'ils me disent n'éclaircit pas mes soupçons; et pourtant dans une affaire aussi grave, je crains d'être trompé par de faux rapports, par des apparences funestes... (*Haut.*) Que je ne vous dérange pas, mes amis, je vais me retirer.

RÉMY.

Oh! c'est moins que rien... nous buvons un coup en attendant Julien... Si vous vouliez nous faire l'honneur de trinquer avec nous...

LE GÉNÉRAL.

Merci, mes amis; maintenant j'ai appris tout ce que vous pouviez me dire.

RÉMY.

Il n'y a pas d'offense.

LE GÉNÉRAL.

Au revoir, messieurs, et vous aussi, madame.

Mme VARICHON.

Vot'servante, monsieur. (*Le Général sort.*)

RÉMY.

Mon prince, j'ai l'honneur d'être..... (*Aux ouvriers.*) Ça pourrait-être un prince, il en a l'affabilité.

SCÈNE III.

Mme VARICHON, REMY, OUVRIERS.

RÉMY.

Quand je vous disais que mon ami Julien recevait des visites.

Mme VARICHON.

C'est la première fois que ce monsieur vient ici; mais pendant sa maladie il est venu une autre personne.

RÉMY.

Qui donc?

Mme VARICHON.

Je ne sais pas, car elle n'a jamais dit son nom.

RÉMY.

Elle!... c'est une femme?

Mme VARICHON.

Je n'ai pas dit ça!... et d'ailleurs, c'en serait une que vous

ne le sauriez pas, ni moi non plus, parce que je ne sais jamais les affaires de mes locataires.

RÉMY.

Et vous avez raison, femme respectable !..... Pour vous prouver mon estime, embrassez-moi.

Mme VARICHON.

Laissez-moi donc.

RÉMY.

Vous ne voulez pas !... ça me fait de la peine pour vous; mais les opinions sont libres.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIEN.

RÉMY.

Ah! le voilà !... arrive donc, cher ami!... Moi et les camarades, t'attendons avec impatience.

JULIEN.

Je vous remercie, mes amis.

RÉMY.

Tu n'as rencontré personne ?

JULIEN.

Non.

RÉMY.

Tiens, c'est drôle !... Eh bien, mon pauvre Julien, te v'la donc soldat !...

JULIEN.

Sans doute, puisque j'ai eu le n° 5.

RÉMY.

Tu le savais, et tu n'es pas plus triste que ça ?... Ah ben ! excusez !... moi, quand j'ai mis la main dans le sac, j'ai eu la chair de poule, rien que d'émotion, et s'il m'avait fallu quitter mon imprimerie et ma pauvre mère...

JULIEN.

Oui, toi... et vous tous mes amis, je comprends qu'il vous fût pénible de quitter une famille ; mais moi...

AIR : *Sans murmurer.*

Je puis partir,
Je suis seul sur la terre,
Sans espérance, hélas! sans avenir,
Ici nul terme à ma douleur amère,
Et comme vous je n'ai pas une mère...
Je puis partir. (*Bis.*)

Oui, je veux quitter Paris, aller à l'armée.

RÉMY.

Au fait, tu as peut-être raison ; et puisque tu as du goût pour le pain de munition, il faut espérer que tu ne le mangeras pas long-tems ; avec tes moyens, tu parviendras... Ainsi, assez causé, les amis... nous n'avons pas le droit de l'empêcher de revenir général ou caporal, comme dit la complainte ; mais nous avons celui de le distraire et de lui préparer son sac... A ce soir, Julien, nous viendrons te chercher et te faire la conduite.

JULIEN.

Oui, mes amis, à ce soir.

RÉMY.

AIR de *Michel et Christine.*

En avant, (*Bis.*)
Sous les drapeaux l'honneur l'appelle,
J'admire tant de zèle.
En avant,
Tambour battant.
Ton nom pourra m'donner d'l'ouvrage ;
Oui, dans queuq'tems, j'en suis certain,
De tes exploits, de ton courage,
J'imprimerai le bulletin.
De t'imiter quoique j'n'ai pas envie,
D'loin comme d'près toujours j'te chérirai ;
J'reste imprimeur..... pour ma mère j'vivrai.

JULIEN.

Moi, je mourrai pour ma patrie.
En avant ; (*Bis.*)
Sous les drapeaux l'honneur m'appelle,
A la France fidèle ;
En avant,
Tambour battant.

RÉMY et les OUVRIERS.

En avant. (*Bis.*)
Sous les drapeaux, etc.

(*Rémy et les ouvriers sortent après avoir serré la main de Julien.*)

SCÈNE V.

Mme VARICHON, JULIEN.

Mme VARICHON.

Comment, mon pauvre garçon, vous allez me quitter?

JULIEN.

Il le faut. (*A part.*) Trop de malheurs m'attendent ici ; car maintenant j'ose à peine répondre de moi. Sorti aujourd'hui pour la première fois, malgré moi, j'ai pris le chemin de son

hôtel, et j'étais sur le point d'en franchir la porte... Oh! oui, je dois partir. (*Haut.*) Une seule chose m'inquiète maintenant... les frais de ma maladie qui a été longue et coûteuse.

Mme VARICHON.

Est-ce qu'on vous a réclamé quelque chose par hasard?

JULIEN.

Non; mais il est tems...

Mme VARICHON.

Eh bien, mon garçon, ne vous inquiétez de rien... tout est payé.

JULIEN.

Payé!...

Mme VARICHON.

Oui, tout... Il n'y a pas à dire, jusqu'au terme.

JULIEN.

Eh! qui donc a pu se permettre?...

Mme VARICHON.

Une dame qui faisait ça de bon cœur... et qui, certes, ne voulait pas vous humilier.

JULIEN.

Une dame?... Son nom?... dites-le-moi à l'instant.

Mme VARICHON.

Son nom? je ne peux pas vous le dire, car je ne le sais pas.

JULIEN.

Mais comment se fait-il?... expliquez-vous, je vous en prie! Si vous avez de l'amitié pour moi, parlez..... racontez-moi tout ce qui s'est passé...

Mme VARICHON.

Pardi! c'est pas un crime qu'elle a commis, c'te brave petite dame... c'est une bonne action... Elle est venue ici du jour où vous avez été transporté dans votre lit... elle m'a dit de ne rien épargner pour vous... m'a remis de l'or... et moi, j'ai fait comme elle m'a dit.

JULIEN.

Et vous avez eu tort... Mais après?...

Mme VARICHON.

Après... elle venait tous les jours..... et lorsqu'il n'y avait personne auprès de vous, et que vous dormiez, elle montait, et restait là des heures entières.

JULIEN, *à part.*

Eh quoi! elle est venue!... elle!.. Oh! oui, car c'est bien elle!...

AIR: *Quoi cette nuit.*

Il se pourrait!... chaque jour cette femme
Auprès de moi venait avec douleur!

Et le souffle seul de son ame
N'a jamais réveillé mon cœur,
Pour battre enfin de joie et de bonheur !
Elle était là, triste, en proie aux alarmes,
Sur mon front contemplant la mort !
Même elle a pleuré sur mon sort,
Et moi, je n'ai pas vu ses larmes !

Écoutez-moi... Il faut que je voie cette dame aujourd'hui... tout-à-l'heure !

Mme VARICHON.

C'est bientôt dit... mais comment est-il possible ?...

JULIEN.

Quoi ! ne doit-elle pas revenir ?... Oh ! ne me trompez pas ! dites-moi quand elle doit revenir !...

Mme VARICHON.

Dam ! c'est qu'elle m'a bien défendu...

JULIEN.

Oh ! n'importe !... parlez ! parlez !...

Mme VARICHON.

Eh bien, il y a huit jours... vous étiez encore malade... elle est venue, et m'a dit qu'elle partait.

JULIEN.

Elle partait !...

Mme VARICHON.

Pour huit jours seulement... et qu'à son retour elle ne manquerait pas de venir savoir tout de suite de vos nouvelles.

JULIEN.

Ainsi, c'est aujourd'hui ?

Mme VARICHON.

Dam ! ça peut être aujourd'hui, si elle n'est pas plus longtems.

JULIEN.

Eh bien, écoutez... Il faut que vous la fassiez monter ici, sans lui dire que je suis rétabli... car, voyez-vous, si elle ne vient pas... tenez, il y va de mon bonheur, de ma vie !... Me le promettez-vous ?... Bientôt je serai moi-même loin de Paris... Je vous en supplie !...

Mme VARICHON.

Eh bien !... oui, là, je vous le promets... je la ferai monter... Êtes-vous content ?

JULIEN.

Si vous saviez quel prix j'attache à ce service !... Dites-lui que Julien veut la voir... que si elle ne se rend pas à sa prière... (*A part.*) Insensé ! que dis-je ?... je vais instruire cette femme... (*Haut.*) Non, non, ne lui dites rien.

Mme VARICHON.

Alors, elle ne saura pas...

JULIEN.

Comment faire?... Ah! tenez, je vais lui écrire; vous lui remettrez cette lettre. (*Il se met à la table et écrit.*)

Mme VARICHON.

Cette lettre?... Eh bien!... eh bien! à la bonne heure... Mais, en vérité, ce pauvre jeune homme, il a l'air tout aussi malade que lorsqu'il avait sa fièvre chaude.

JULIEN, *lui remettant la lettre.*

Tenez, tenez, madame.

Mme VARICHON, *la prenant.*

Il n'y a pas d'adresse.

JULIEN.

Que vous importe?... Ne savez-vous pas?...

Mme VARICHON.

C'est juste.

JULIEN.

Allons, partez!... Songez que je meurs d'impatience.

Mme VARICHON.

Eh bien, on y va, on y va. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

JULIEN, *seul.*

Cette lettre la décidera sans doute. J'ai tout mis en usage... prières, menaces même... Oui, je l'ai menacée de me présenter encore à son hôtel..... Ah! jamais! jamais!... je l'ai juré, je tiendrai mon serment..... Mais si elle daigne aujourd'hui revoir encore celui à qui peut-être elle a sauvé la vie, eh bien, je la remercierai de sa générosité, de ses soins; elle reprendra cet or que je ne veux pas, dont je n'ai plus que faire... et puis je lui dirai adieu pour jamais!... oh! oui, pour jamais!...

AIR : *Faut l'oublier.*

A mon erreur toujours fidèle,
Loin d'ici je porte mes pas;
Et si je tombe au milieu des combats,
Mes derniers vœux seront pour elle.
Oui, c'en est fait, il faut la fuir...
Et ce n'est pas la gloire qui m'appelle,
C'est le trépas! voilà mon seul désir:
Quand je ne puis être aimé d'elle,
Il faut mourir! (*Bis.*)
Si je ne puis être aimé d'elle,
Ah! je le sens, je dois mourir

SCÈNE VII.

PAULA, Mme VARICHON, JULIEN.

Mme VARICHON, *à Paula qui la suit.*

Par ici, par ici, madame... et n'ayez pas peur.

JULIEN.

Ah! la voici enfin!... Madame...

PAULA.

Ah! je respire à peine!...

(*Julien fait signe à Mme. Varichon de sortir.*)

Mme VARICHON.

Je comprends... je m'en vas garder ma porte. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

PAULA, JULIEN.

PAULA.

Monsieur, vous m'avez trompée; votre lettre et les discours de cette femme : vous n'étiez pas rétabli, me disait-elle, vous souffriez plus que jamais.

JULIEN.

Oh! non, non!... et je sens que votre vue, madame, a calmé toutes mes douleurs.

PAULA.

Ce langage, vous m'avez juré de ne plus le tenir auprès de moi... Monsieur, laissez-moi partir.

JULIEN.

Déjà!

PAULA.

Il le faut, vous n'avez plus besoin de mes secours; et dès aujourd'hui, ma présence en ce lieu est plus qu'une imprudence, c'est une faute.

JULIEN.

Ah! par pitié! par grâce! restez... restez encore! Oui, lorsque je vous dois tant de reconnaissance, tant de respect, je suis coupable d'oser vous retenir, de vous adresser des vœux qui sont une offense pour vous, que vous ne pouvez, que vous ne devez pas entendre... mais si vous saviez combien je suis malheureux! si vous saviez combien je vous...

PAULA.

Assez! assez, monsieur!... je vous ai dit, il y a six semaines, que mon estime vous était à jamais acquise; pour vous le prouver, sur une simple lettre de vous, où vous me parliez de vos souffrances, je suis accourue encore une fois; j'ai risqué ma réputation, mon honneur en me rendant ici... maintenant,

je ne vous dois plus rien, vous n'avez plus rien à me dire... M. Julien, pour la dernière fois, adieu!

JULIEN.

Oui, pour la dernière fois... Bientôt je serai loin d'ici, bientôt je serai mort!

PAULA.

Mort!... (*ici le Vicomte paraît au fond.*) Ah! je vous en conjure! ne parlez pas ainsi, vous me désespérez! Julien, mon ami!... (*Apercevant le Vicomte.*) Quelqu'un!... ciel! le Vicomte!...

SCÈNE IX.

LE VICOMTE, PAULA, JULIEN.

LE VICOMTE.

Moi-même.

JULIEN.

Vous ici!... qu'y venez-vous faire? que voulez-vous!

PAULA.

Julien!...

JULIEN.

Que voulez-vous? Parlez... mais parlerez vous enfin?...

LE VICOMTE.

J'attendais plus de calme pour m'expliquer; votre colère me fait pitié!

JULIEN.

Pitié!

PAULA.

Julien! au nom du ciel!

JULIEN.

Quoi! Vous avez pensé que ce vil espionnage...

LE VICOMTE

J'ai pensé qu'une femme que je puis perdre d'un mot ne vous permettrait pas de m'interrompre; car votre sort dépend de moi maintenant; le Général peut tout apprendre.

JULIEN.

Et que lui direz-vous, monsieur? Que vous avez trouvé chez moi une femme innocente, pure comme elle l'était avant de me connaître. (*Sourire sardonique du Vicomte.*) Oui, monsieur, oui, je l'atteste! je le jure devant Dieu et sur mon honneur!... Mais vous souriez à ce serment?... j'ai tort en effet de le faire: il vous est inconnu à vous!...

LE VICOMTE.

Monsieur!

PAULA.

Mais que vous ai-je fait, moi, pour venir ainsi?...

LE VICOMTE.

Ce que vous m'avez fait, madame? faut-il que je le rappelle à votre mémoire? Chez vous, chez l'Empereur, partout, mes hommages repoussés avec dédain, mes plaintes écoutées avec une sanglante ironie; ma présence accueillie avec mépris; voilà ce que vous m'avez fait depuis votre soirée à l'Ile d'Amour; voilà ce dont j'avais juré de me venger. J'ai attendu avec patience, vous le voyez; aujourd'hui enfin j'ai obtenu la seule satisfaction qu'on puisse espérer d'une femme, celle de savoir son secret.

JULIEN.

Ah! c'en est trop!...

PAULA.

Et maintenant, monsieur, qu'espérez-vous, après l'avoir découvert?

LE VICOMTE.

Je me retire, madame. Je ne suis pas venu faire des menaces; mais voir jusqu'où peut conduire le caprice d'une femme. Nous nous rencontrerons encore dans le monde... et alors...

PAULA.

Ah! je lis dans votre sourire tous vos infâmes projets: vous croyez obtenir par des menaces ce que j'ai refusé à votre insolente passion?... vous croyez que, voulant acheter votre silence envers mon époux, j'effacerai par un crime ce qui n'est qu'une imprudence?... votre amour ou la honte, dites-vous?... votre amour!... osez-vous bien m'en parler ici, devant cet homme, vous qui me l'offrez en échange de mon honneur, tandis que lui, il a failli sacrifier sa vie pour qu'on ne pût me reprocher ma faute!... Ah! si j'étais aussi criminelle que vous le pensez, qui donc me blâmerait de vous l'avoir préféré?

JULIEN.

Que dit-elle?

LE VICOMTE.

Une dernière injure, madame?... je l'ai entendue avec calme... maintenant je vous laisse. Adieu, madame; malheur à vous!

PAULA.

Non, non!... vous ne sortirez pas!... Il va tout dire!... Grand Dieu!... ma tête se perd!... Julien!... Julien... je t'aime!... défends-moi!...

JULIEN.

Ah!!!... ah! Vous l'entendez, monsieur le Vicomte, maintenant, votre vie ou la mienne! marchons!

LE VICOMTE.

Avec vous!...

JULIEN.

Avec moi qu'elle vous préfère! avec moi qui saurai vous réduire au silence!... Venez! venez! marchons!...

(*Il l'entraîne et sort avec lui.*)

SCÈNE X.

PAULA, *seule.*

Qu'ai-je dit?... malheureuse!... grand Dieu!...Arrêtez! arrêtez!... Ah! Julien!... monsieur!...écoutez-moi!...au nom du ciel!...Et ma voix étouffée ne peut se faire entendre... mes genoux fléchissent!... je ne puis... Ah! j'aurai du moins la force de sortir d'ici, de les suivre, de préserver sa vie!... (*Elle se traîne à la porte.*) Fermée!... il l'a fermée!... Je ne puis sortir!... Attendre!... attendre qu'on vienne m'annoncer que cet homme l'a tué, peut-être!...Ah! je suis perdue!... Naguère encore, je ne soupçonnais pas même que le malheur pût s'approcher de moi... j'étais folle de joie et de bonheur... et maintenant... Ah! pourquoi ai-je voulu voir ce bal!..... pourquoi ce jour-là ne suis-je pas morte avant de quitter mon hôtel?... Mais il ne vient pas!... (*Elle va ouvrir la croisée et elle regarde.*) Personne!... personne!...

AIR *de la Famille Riquebourg.*

Malgré moi, je frémis!... qu'ai-je fait, misérable!
Il connaît mon amour... cet amour le perdra!
O ciel! pitié! pitié! seule je suis coupable!
Pour sauver mon honneur peut-être il périra!
Tu vois mon repentir, toi qui lis dans mon ame,
Dans cet affreux instant j'implore ton secours,
Pour moi seule la mort! la mort, je la réclame!...
O mon Dieu!... sauve ses jours.

(*Regardant encore à la fenêtre.*)

Ah! je ne me trompe pas!... c'est lui!... c'est bien lui!... il existe encore!... il existe!... Avec quelle vitesse il accourt de ce côté!...il monte!...Ah! je n'ai ni le courage ni la force de voler à sa rencontre!... (*Elle tombe assise à droite.*)

SCÈNE XI.

JULIEN, PAULA.

(*Julien entre précipitamment. Il est pâle et défait, les yeux hagards. Il s'assied, l'œil fixe et le corps immobile. Paula de l'autre côté le regarde avec inquiétude.*)

PAULA, *après un silence.*

Eh bien?...

JULIEN.

Eh bien !... il ne parlera pas !...

PAULA.

Julien, ses promesses ne sont pas sincères...

JULIEN.

Ses promesses ?...(*Il se lève, et va vers Paula.*) Pouvez-vous croire que je m'en sois contenté ?..... Il ne parlera pas, vous dis-je. (*Paula se lève avec anxiété.*)

PAULA.

Grand Dieu !... expliquez-vous... je tremble !... Julien !... qu'avez-vous fait?

JULIEN.

Ah ! j'ai besoin que toute la force de mon amour se réveille au fond de mon ame, pour ne pas rougir en me rappelant... Paula, cet homme... il s'obstinait à vous croire coupable, à refuser le combat que je lui offrais en homme de cœur... ses menaces continuaient plus violentes... Eh bien !... je l'ai tué !...

PAULA.

Grand Dieu !...

JULIEN.

Ah ! c'est pour vous !..... pour votre honneur que je l'ai frappé en traître, que j'ai commis un crime qu'on punit de l'échafaud... Oui, pour vous sauver, je me suis fait plus qu'un assassin, je me suis fait un lâche !... Dans un duel, j'aurais pu succomber... que seriez-vous devenue?... En proie à la passion de cet homme, de cet homme qui vous aurait constamment menacée de tout révéler, vous auriez été forcée d'acheter son silence, et je n'aurais pas été là pour vous défendre..... Cette idée seule a mis le poignard dans mes mains... et maintenant votre secret est entre vous et moi .. Moi, je me tairai, fût-ce au milieu des tortures !... Dieu vous a jugée, et vous n'êtes pas coupable.

PAULA.

Ah !... ah !... Julien !... (*Elle se cache la figure dans ses mains.*)

JULIEN.

Partez !... partez, madame !... il le faut, je vous en supplie !

PAULA, *pleurant.*

Vous quitter !... dans ce moment !...

JULIEN.

Voulez-vous qu'on vous trouve ici quand le crime sera découvert, quand on va venir pour m'arrêter?... voulez-vous qu'ils disent : « C'est sa maîtresse !... » car on le croira main-

tenant... La maîtresse d'un assassin!... Non!... j'ai tué un homme pour sauver votre honneur; Paula, il est à moi, cet en honneur, le livrez pas!... il est à moi, vous dis-je; je l'ai payé avec du sang!... partez!... partez!...

PAULA.

Non!... non, je reste; car maintenant ce crime nous a réunis à jamais!... c'est pour moi que vous l'avez commis, c'est à moi de le partager... Désormais un même sort, une même existence, un même tombeau!... Julien, vous avez des armes... par pitié! la mort!... ah! c'est la mort que je demande!...

JULIEN.

Et vous aussi, vous pensez qu'une tombe efface tout?.. vous n'avez pas la force de vivre pour me voir mourir et vous sauver?... Paula, il en est tems encore... fuyez, et que votre nom, que le nom de votre époux ne soit pas livré à l'infamie!

PAULA.

Mon époux!... Eh bien!... eh bien oui, je pars; je sors... mais, Julien, vous serez sauvé!...

JULIEN.

Que dites-vous?...

PAULA.

Ah! ne me retenez plus... maintenant je dois partir, car vos jours en dépendent!... Adieu! adieu!...

(*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE XII.

JULIEN, *seul.*

Mes jours en dépendent, a-t-elle dit?... Elle sort pour me sauver?... Ah! je saurai me sauver moi-même!... (*Prenant un pistolet dans sa commode.*) L'échafaud ne se dressera pas pour moi... maintenant, je puis mourir!... (*Il arme le pistolet.*)

SCÈNE XIII.

PAULA, JULIEN. *Paula accourt avec frayeur.*

PAULA.

Juste ciel! nous sommes perdus! c'est lui!

JULIEN.

Qui?...

PAULA.

Mon mari!...

JULIEN.

Ciel!...

PAULA.

Il prononce votre nom!... il vous demande!... il monte!... où me cacher?...

JULIEN.

Là!... dans ce cabinet... (*Il lui ouvre le cabinet à gauche.*)

PAULA, *s'y précipitant.*

Oui! oui!... ah mon Dieu! mon Dieu!... (*Julien referme la porte, pose son pistolet, et reste immobile.*)

SCÈNE XIV.

JULIEN, LE GENERAL.

LE GÉNÉRAL, *sur le seuil.*

M. Julien, ouvrier bijoutier?

JULIEN.

C'est moi, monsieur; que voulez-vous?

LE GÉNÉRAL, *s'avançant, à part.*

C'est lui!... Ah! malgré moi, j'hésite... je crains... Si l'on m'avait trompé!

JULIEN, *à part.*

Que dit-il?... il est ému... et Paula... (*Haut.*) Monsieur le Général...

LE GÉNÉRAL.

Il faut que je vous parle.

JULIEN.

Excusez-moi, monsieur... partout ailleurs, et à une autre heure, je serai à vos ordres; mais dans cet instant...

LE GÉNÉRAL.

Ce que j'ai à vous dire, monsieur, est de la plus haute importance, et ne souffre pas de retard.

JULIEN.

Mais, monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Il faut que je vous parle, vous dis-je, que vous m'écoutiez et que vous me répondiez avec franchise..... il y va de votre honnêur, de celui d'une famille entière... répondez-moi.

JULIEN, *à part.*

Je ne sais pourquoi, devant lui, je tremble comme le coupable devant son juge.

LE GÉNÉRAL.

Julien, il s'agit pour vous d'un nom, d'un rang, d'une famille.

JULIEN.

Pour moi?...

LE GÉNÉRAL.

Eh quoi!... n'avez-vous jamais regretté l'isolement dans lequel vous vivez?... N'avez-vous jamais demandé au ciel un frère, un ami, votre père qui existe encore?...

JULIEN.

Mon père ?... Quoi !... mon père ! il vivrait ?

LE GÉNÉRAL.

C'est en son nom que je viens auprès de vous; il est prêt a vous ouvrir ses bras... et si la pauvre Marie...

JULIEN.

Marie !... ma mère !...

LE GÉNÉRAL.

Oui. Elle devait posséder deux lettres signées du nom de baptême de votre père.

JULIEN.

Oui, oui ! ces lettres... les voilà !... (*Il va les prendre dans un petit meuble, au fond à droite.*)

LE GÉNÉRAL.

Donnez ! donnez !

JULIEN, *prêt à les donner s'arrête, et dit à part.*

Malheureux !... que vais-je faire ?... En ce moment, moi, assassin, retrouver mon père, et l'embrasser !... Jamais ! jamais !...

LE GÉNÉRAL.

Julien, pourquoi hésiter à me remettre...

JULIEN, *à part.*

Je ne sais... malgré moi..... Et Paula !... (*Haut.*) Non, monsieur, non !... Mon père, s'il existe, ne peut chercher à me revoir. Lui, par qui je fus abandonné !... lui qui fit mourir ma mère de chagrin !... Que m'importe qu'après vingt années, il vienne m'appeler son enfant, m'offrir un nom, un rang, une fortune ? Dites-lui, dites lui bien qu'il ne s'est pas passé un seul jour sans que mes pensées me reportassent vers lui ; mais c'était sur la tombe de ma mère..... et dans cette tombe s'est englouti tout mon amour pour lui !

LE GÉNÉRAL.

Julien ! que dites-vous ? Vous seriez assez cruel pour le repousser, pour l'accuser d'abandon, lui dont la vie s'est consumée en vaines recherches sur vous et sur votre mère ; lui qui, prisonnier aux armées, ne demandait, ne voulait la liberté que pour vous retrouver, pour vous appeler auprès de lui, vous élever sous ses yeux, vous faire partager tous ces biens, tous ces honneurs qu'il doit à vingt-cinq ans de travaux honorables ! Vous le repousseriez ! quand vous montrant ses cheveux blanchis avant l'âge par la douleur de ne vous avoir pas retrouvé, il vous dirait : « Mon fils, ne sois plus seul sur la terre ; mon » fils, un vieillard t'attend pour lui fermer les yeux ; mon fils, » allons sur la tombe de ta mère... je puis comme toi y pleurer » sans rougir ! » Dites, dites, Julien, vous le repousseriez !

JULIEN.

Ah! j'ai souvent gémi d'être seul au monde, et quelquefois j'ai maudit mon père de son cruel silence..... et maintenant, s'il était là...

LE GÉNÉRAL.

S'il était là!...

JULIEN.

Entre père et fils, il n'y a que tendresse, et, je le sens, je volerais dans ses bras!

LE GÉNÉRAL.

Dans ses bras!... Viens donc! viens, mon Julien! mon fils!...

JULIEN, *reculant d'effroi.*

Mon père!... Vous! mon père!...

PAULA, *dans le cabinet.*

Ah!...

LE GÉNÉRAL.

Ce cri!... cette voix!... (*Il se dirige vers le cabinet.*)

JULIEN, *l'arrêtant.*

Oh! n'entrez pas! n'entrez pas!...

LE GÉNÉRAL.

Mais cette femme!... je crois reconnaître..... Julien! je vous ordonne!...

JULIEN.

Jamais!...

SCÈNE XV.

PAULA, LE GÉNÉRAL, JULIEN.

PAULA, *sortant du cabinet, et tombant aux pieds du Général.*

Arrêtez! arrêtez!...

LE GÉNÉRAL.

C'est elle!...

JULIEN.

Malheureux!...

PAULA.

Dussiez-vous me tuer à vos pieds, je me placerai du moins entre vous et votre fils.

LE GÉNÉRAL.

Mon fils!... lui, mon fils!...

JULIEN.

Ah! monsieur, vous qui la connaissez, vous qui savez la pureté de son ame, vous la croirez quand elle vous dira qu'elle est innocente.

PAULA.

Grâce!... il dit vrai!

LE GÉNÉRAL.

Relevez-vous !... laissez-moi... (*Paula se relève et s'assied. Le Général prend le pistolet qu'il aperçoit sur la table.*) Et vous, Julien, à genoux !... Je vous l'ordonne comme votre père, comme un vieillard outragé... à genoux! et répondez !...

PAULA.

Mon Dieu ! qu'allez-vous faire? (*Julien s'est agenouillé.*)

LE GÉNÉRAL.

Écoutez, madame..... il va prononcer notre arrêt à tout trois. Julien, comme homme, l'honneur met votre existence entre mes mains ; comme père, j'ai le droit d'exercer ma justice sur un enfant qui fait rougir mon nom. Songez que le plus grand crime que puisse commettre un fils, c'est de léguer à un père une épouse criminelle... que les douleurs, les amertumes dont elle l'accablerait abrégeraient sa vie, et que ce fils alors deviendrait parricide !... Songez enfin que, si vous me trompez, vous allez paraître devant Dieu chargé de la malédiction de votre père !... Maintenant, répondez!... (*Il arme son pistolet; on entend le bruit du ressort.*) Cette femme, vous, êtes-vous coupables ?...

JULIEN, *toujours à genoux.*

Eh bien, à mon dernier soupir, à l'aspect de votre œil irrité et de cette arme qui va m'arracher la vie, je puis vous répéter encore : non, non, elle n'est point coupable, elle est toujours digne de votre amour. Mon père, frappez-moi, j'ai dit la vérité ; je puis paraître devant Dieu !...

LE GÉNÉRAL, *laissant tomber son pistolet.*

Julien !... Paula !... (*Il leur tend les mains, ils s'approchent de lui et les lui prennent.*) Ah ! quels tourmens j'ai soufferts !... Mon fils !... je suis bien malheureux !... je n'aspirais qu'à l'instant de te revoir... Il est venu... et déjà je lis dans tes yeux... dans les vôtres, Paula... mon fils... il faut nous séparer !...

JULIEN.

Nous séparer ?... oui, et je n'attendrai pas qu'on vienne m'arracher de vos bras.

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu dire ?...

JULIEN.

Ah ! du moins, si je suis coupable aux yeux du monde, vous, mon père, dans votre cœur, vous ne pouvez m'accuser. Il y a une heure, un homme, poursuivant de son indigne amour cette femme innocente, venait ici pour la perdre, et, comme vous, il n'a pas voulu croire à mes sermens.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ?...

JULIEN, *écoutant.*

Entendez-vous?... on vient! on approche!...

PAULA.

Grand Dieu! mon ami, sauvez-le! sauvez votre fils!

JULIEN.

Son fils!... oh! que ce nom ne soit plus prononcé! qu'il meure entre nous trois!... Ces lettres... tenez! elles n'existent plus!... (*Il les déchire.*)

LE GÉNÉRAL.

Malheureux! que fais-tu? les lettres de ta mère!...

JULIEN.

Je ne vous connais plus, monsieur! je ne suis pas votre fils!...

SCÈNE ET XVI DERNIÈRE.

PAULA, JULIEN, REMY, LE GENERAL.

RÉMY, *accourant.*

Julien, mon ami, que s'est-il donc passé?... on vient ici pour t'arrêter. !...

PAULA et LE GÉNÉRAL.

L'arrêter!...

RÉMY.

Oui, on parle d'un crime, d'un meurtre; on dit que le Vicomte de St.-Romans a été assassiné, et c'est toi, Julien, c'est toi que l'on accuse!

LE GÉNÉRAL.

St.-Romans! est-il possible?

JULIEN.

Oui, monsieur, l'échafaud me réclame!

PAULA, RÉMY, LE GÉNÉRAL.

L'échafaud!...

JULIEN.

Oui! je suis un assassin! Vous voyez bien que je ne suis pas votre fils... Adieu!... adieu!!!...

(*Il se précipite dans le cabinet, bientôt on entend un coup de feu. Des soldats paraissent au fond, Paula, Rémy et le général jettent un cri d'effroi. Tableau.*

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2219 D39I5
Desnoyer, Charles
L'ile d'amour